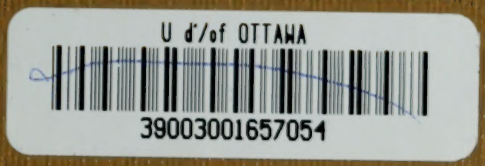

U d'/of OTTAWA
39003001657054

Enregistré conformément à la loi du parlement du Canada, l'an 1917 par A. B. au ministère de l'Agriculture.

NOV 23 1973

MADAME THÉRY [pseud.]

Thériault, Mme J W

A MON FILS

(CAUSERIE)

MAISONNEUVE

IMPRIMERIE MAISONNEUVE Ltée

478, avenue LaSalle

1917

Université de Montréal BIBLIOTHÈQUE

BV
4542
.T48
1917
EX.3

La première pensée des caractères de La-Bruyère se lit : "Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent". Et l'on trouve dans Pascal : "Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau ; la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux".

En dépit de LaBruyère qui a l'air de dire qu'on devrait se taire quant on vient après les autres ; en dépit aussi de Pascal qui ignore complètement les maladroits, je ferai imprimer pour mon fils les pages qui suivent ; je les ferai relier pour qu'il puisse les conserver plus longtemps.

La matière m'en a été fournie par mon amour maternel, et je ne regretterai pas d'exprimer à la manière de tout le monde des choses qui se disent depuis six ou sept mille ans, si elles provoquent, ne fût-ce qu'un bon mouvement de sa part.

On m'objectera, sans doute, que lorsqu'on manque de talent on a, au moins, le droit de se taire. A cela, je répondrai catégoriquement,

non. On n'a pas le droit de se taire si l'on croit pouvoir faire quelque bien en parlant, serait-on très inhabile en cet art.

Je n'ai pas oublié ce que me disait à ce sujet un orateur de grand renom — pour ne mentionner que l'un de ses attributs — "Une femme qui écrit manque de l'esprit qu'il lui aurait fallu pour ne pas écrire". Depuis qu'il a porté ce jugement quelque peu sévère, il a fait une préface, très élogieuse pour l'auteur, à un opuscule publié par l'une de nos femmes de lettres canadiennes. Donc il a changé d'opinion. Il est vrai que le livre en question est intitulé : "Mon Premier Péché", et que la main du prêtre, — car c'est un prêtre, — est plutôt portée à bénir qu'à réprimander qui s'accuse humblement. Je me garderai bien, toutefois, de nommer qui que ce soit.

Solliciter la même faveur de sa plume alerte et vibrante, le mettrait dans l'impasse de dire soit du mal de mon travail, soit du bien tout en le jugeant des plus médiocres. Ce serait reconnaître d'assez malhonnête façon l'honneur qu'il nous fait de son amitié. Mon petit livre s'en ira donc, à la manière du boiteux qui préfère marcher clopin-clopant que de s'appuyer

sur une bonne grosse canne dont l'aide lui éviterait peut-être des chûtes humiliantes. Tout ce que je désire c'est que celui à qui je le dédie conserve un souvenir assez affectueux de sa mère pour accepter ce legs, le plus précieux que j'aie à lui laisser.

Seule, un de ces soirs derniers, je songeais en regardant brûler les charbons. Il n'est pas nécessaire d'avoir soixante ans pour rêver au coin de l'âtre. Chacun des trois âges de la vie y trouve place, tout en y voyant différemment. La vieillesse dont le front appesanti s'incline sous le poids des souvenirs aussi bien que des ans, n'y voit, à travers ses paupières mi-closes, que des cendres. C'est l'âge où les joies passent et les chagrins demeurent. La flamme qui s'échappe des yeux du jeune homme serait assez ardente, parfois, pour rallumer les tisons éteints. Il n'y voit que du feu. Le feu, c'est la vie, c'est l'espérance. A mon âge, on y voit les cendres comme on se rappelle ses désillusions, mais on y voit aussi du feu. La vie n'a pas prononcé son dernier mot. Que dis-je ? Souvent, même, elle nous réserve encore des poèmes. Elle m'en fournit un dont je lis une page chaque jour dans le développement de ton petit être, de ton intelligence.

Je songeais donc, et ce qui se dégageait le plus nettement de cet amas de feu, de cendres, de souvenirs, de regrets et d'espérance, c'était un enfant blond et rose qui reposait douce-

ment non loin de moi. En ces moments de réflexion, quelles visions ne passent pas sous mes yeux ! Notre enfant ! notre fils ! Comme j'aime à redire ces mots ! Héritera-t-il des qualités de son père ? Dieu permettra-t-il que j'emporte dans la tombe ce qu'il y a de mauvais en moi, pour ne lui laisser que le meilleur de moi-même ? Notre enfant ! Aurons-nous le talent de lui inculquer tout le bien que nous voudrions ? Son père, qui, mieux que moi, connaît la nature de l'homme, réussira-t-il à lui éviter ces chutes malheureuses que font tant de jeunes gens? Parviendrai-je, moi qui l'ai constamment à mes côtés, à l'équiper des choses qui contribuent à former les hommes libres, forts et bons ?

Je ne compte pas te conduire bien loin, sur la route de tes années ; cependant aussi longtemps que Dieu laissera la voie libre devant moi, je serai près de toi, mon petit homme, je t'enseignerai ce que je sais de la vie.... Mais si j'allais partir dès tes plus tendres années, avant d'avoir pu te communiquer un peu de ma pensée !...

Je me disais cela, et je résolus de te laisser queques conseils que je jetterai sur le papier à bâtons rompus.

Quand tu seras d'âge à comprendre avec quel amour j'écris ces lignes... mais je me leurre, tu n'en comprendras jamais la profondeur. Veut-il s'exprimer par des mots, que ceux-ci, jaillis d'un coeur ardent, tout de suite se refroidissent à la pointe d'acier de ma plume, et prennent, sur le papier, un air indifférent qui me contrarie beaucoup. Enfin, si Dieu a distribué à d'autres ses lyres d'or, ne laissant à ma portée que la branche d'osier pour m'en composer une; devrais-je, pour cela, demeurer silencieuse quand j'aurais tant de choses à te dire, quand je voudrais te parler par delà les sphères et les mondes, alors que je serai partie sans espoir de retour ! Puis-je espérer que tu prêteras encore une oreille attentive à ma voix en ces temps-là ? Le tumulte de ta vie ne la couvrira-t-il pas comme la tourmente qui saisit le zéphir au passage et l'étouffe dans son manteau de tempête ? Dieu veuille que non !

Au moment où je commence à rédiger ces notes, tu as deux ans et demi, âge auquel l'être humain possède une grâce et des charmes pleins de séduction. Les natures les plus rudes en sont remuées.

Je t'entends jeter un éclat de rire dans la

pièce voisine et dire : "Oh ! v'la ti Paul". C'est le nom dont j'ai baptisé une de tes poupées. "Coucou, ti Paul" — La main" ! Et comme "Ti Paul", sans aucun doute, n'a pas levé le bras pour serrer tes petits doigts frêles, tu reprends plus fort : "La main" ! Voyons, mon chéri, ne te fâche pas. Ce sont les leçons de la vie qui commencent. Plus tard, tu désireras peut-être, à tes heures de douleur — hélas, qui n'en a pas ! — tu désireras qu'il te tende la main, cet ami qu'on choisit entre dix mille, et s'il ne se trouve pas là, puisses-tu n'en pas souffrir plus que tu n'as souffert aujourd'hui de ce que "Ti Paul" ne t'a pas tendu la sienne. Gaiement, tu as continué de jouer avec tes "Ti Bébés".

Ces premières leçons de la vie ne te sont pas toujours données par tes poupées. Elles te viennent surtout de ta mère, et combien plus douloureuses sont-elles, et pour toi et pour moi. Tiens, l'autre soir, je dus te porter de l'eau trois fois en moins d'une demi-heure après t'avoir mis au lit. Une quatrième fois, tu te mis à crier pour en avoir d'autre, mais c'était trop. Je me rendis à toi te gronder et te coucher, inutilement toutefois. Tu te mis à genoux, joignis les mains à la hauteur de ta

bouche dans un geste de supplication magnifique, disant, des larmes plein la voix : "De l'eau encore, maman". C'était hasard, car, dans ta petite tête de deux ans et demi, tu ne pouvais certainement pas concevoir l'éloquence attendrissante de ton attitude. J'aurais voulu te couvrir de baisers, et je dus te donner la correction, oh ! pas trop forte, néanmoins. Oui, mon chéri, elles sont rudes, parfois, ces leçons, mais il est encore mieux qu'elles te viennent de ta mère que de tout autre. Dans sa voix qui réprimande, il y a quand même des inflexions d'amour, et de la même main qu'elle te châtie, elle te donnera plus tard de chaudes caresses, sinon pour te faire oublier les corrections, du moins pour en atténuer la rigueur.

I

Mon premier mot sera : Aime ton père, aime-le beaucoup et toujours. Il y aurait cent raisons pour t'y engager, mais qu'il suffise que je t'en donne une, l'amour immense qu'il a pour toi. Tu es sa dernière pensée quand il quitte la maison, sa première quand il y rentre. Je ne craindrais pas d'affirmer que cent fois le jour, au milieu de ses occupations, et pour s'en reposer, il évoque le souvenir d'un frais minois auréolé de boucles blondes, au milieu duquel brillent deux yeux rieurs qui sont les tiens. Les quelques instants dont il peut disposer, après ses repas, il te les consacre. Vous jouez ensemble à la balle ou au soldat. Il t'a appris a tenir ton fusil sur une épaule tandis que ton autre bras pend droit à ton côté, à la militaire, et tu marches près de lui en levant bien haut tes petits pieds afin qu'ils retombent plus lourdement sur le parquet. D'autres fois il t'expliquera quelques gravures des innombrables livres et revues qu'il t'emporte, ou bien encore, vous guettez, à la fenêtre, les rares passants de notre rue paisible et ce sont des cris de joie, quand il vient a passer un "Ti Bébé", ou un cheval que

tu appelles un "Gogo", je me demande pourquoi. Mais que vous fassiez ceci ou cela, c'est toujours de la gaieté qui se manifeste, de ta part, en gambades, et de la part de tous, en rires joyeux. A ces moments, il y a du bonheur dans l'air.

Sa sollicitude, je dirais presque maternelle ne se borne pas là. L'état de ta santé le préoccupe sans cesse. Si tu tousses, je vois une ombre assombrir sa physionomie. Si tu pleures, il devient tout triste. Il te conduit à la promenade aussi souvent que lui permettent ses occupations. Oui, mon fils, chéris bien ton père. Tu l'aurais fait sans que personne t'y engage, car tu l'aimes trop aujourd'hui pour changer plus tard, mais je ne pouvais pas, dans un entretien de cette nature avec toi qui as une part si large de sa vie, ne pas te dire un peu ce que tu lui dois, ne pas parler de lui qui est ta raison d'être.

II

Les chapitres qui suivent pourront te paraître sérieux, puisqu'ils auront pour objet de t'enseigner brièvement au meilleur de ma connaissance, le chemin à suivre dans la vie, elle-même très grave, mais il ne faudra pas conclure de là qu'il faille en bannir la belle humeur et le rire. Oh ! bien au contraire puisque ceux-ci semblent nous avoir été donnés pour faire contrepoids à la souffrance et aux larmes.

En vieillissant, tu perdras inévitablement ton petit rire chantant comme le gazouillis des sources les frais matins de printemps, et qui fait vibrer toute la tendresse de notre coeur, mais que cela ne t'empêche pas de rire ! Si ton rire devient sonore, il éveillera la gaieté autour de toi ; s'il est plaintif de sa nature, à s'exercer il se défera bientôt de son accent de tristesse. Ris, mon petiot, pour égayer notre existence, et quand nous n'y serons plus, ris encore en toute occasion où une note gaie n'est pas discordante, mais garde-nous quand même un petit coin bien chaud dans ton souvenir. Il ne siérait pas qu'un tempérament trop rieur étouffât tes sentiments généreux.

III

La formation d'un homme dépend de la formation de ses premières années.

* * *

La plus grave obligation de l'enfance, aussi bien que la première qualité que l'on doive chercher à développer chez elle, est l'obéissance. Quand elle s'allie à la droiture, il est impossible qu'elle n'ait pas de très heureux résultats. L'obéissance est la raison des victoires futures. Etant sans contredit plus difficile de se vaincre soi-même que de vaincre autrui, quand on a commencé par les conquêtes difficiles, il va de soi que les autres nous effraient moins.

Cette obligation dans laquelle tu es d'obéir, n'est pas confinée à tes plus jeunes ans. Ne te leurre pas à ce sujet, mon fils. Tu devras obéir jusqu'à l'époque qui vient plus tard pour les uns, plus tôt pour d'autres, jusqu'à l'époque, dis-je, où ta volonté sera si affermie dans le bien que tu ne broncheras pas quand se présentera le songe de Scipion (quel jeune homme ne l'a pas eu !) L'habitude ou tu auras été

d'obéir t'aura alors acquis assez d'empire sur toi-même pour te faire préférer à la voie large du plaisir, le sentier abrupt du devoir. Si, au contraire, au moment de choisir entre le bien et le mal, moment très critique pour les volontés chancelantes, nous n'écoutons pas la voix qui nous dit d'aller à Damas, tout est perdu, et nous ne l'écouterons, cette voix, qu'en autant que nous nous y serons depuis longtemps habitués.

Un grand nombre d'enfants relèguent l'obéissance à la maison ou à la classe, et se conduisent au dehors comme des petits vandales. Il y a l'autorité des lois à respecter dans le sergent de ville, dans la propriété du voisin que l'on doit bien se garder de détériorer. Pas une fleur, pas un fruit ne doivent en être enlevés sans permission. Nous devons être bons citoyens comme bons fils et bons élèves. Les lois sont des signaux qui indiquent la direction à suivre pour ne pas s'égarer. Si on les prenait plus au sérieux, si on réfléchissait davantage au bien qu'elles nous font, beaucoup d'écarts nous seraient évités.

Jésus-Christ pouvait-il prêcher l'obéissance plus éloquemment qu'en la pratiquant lui-même pendant trente ans de sa vie, quand il

n'en consacra que trois à l'enseignement de sa doctrine ?

Celui qui est vertueux ou grand dans la véritable acception de ce mot, un jour commença la vie sur un pied d'égalité avec la foule de ceux qui errent. C'est la même force dans le coeur des hommes qui fait d'eux des anges ou des démons. Seulement, chez les derniers, cette force s'est développée à la manière de l'arbuste sauvage qui s'abandonne à toutes les bourrasques de la nature, tandis que chez les autres elle a été dirigée par un jardinier intelligent à qui elle s'est soumise absolument.

IV

Dans la première enfance, l'obéissance et le devoir sont synonymes puisque, ne décidant rien par soi-même, on fait son devoir en faisant bien ce qui nous est ordonné. Plus tard, en même temps que, petit à petit, l'on commence à comprendre ce que la vie demande de nous, le Devoir se détache de l'obéissance et devient quelqu'un par lui-même. A celui qui n'a guère vu que les regards caressants de son père et de sa mère, il paraît tout d'abord un personnage sévère, mais à l'avoir constamment devant soi, on vient à découvrir que ce que l'on avait pris pour de la sévérité et de la dureté n'est que de la détermination et de la fermeté. Fais-en ton compagnon inséparable. Il est l'ami fidèle qui promet, en reconnaissance des sacrifices que nous lui faisons, la paix de l'âme, et la remplit si bien que le remords n'y peut entrer. Pour ne pas être folâtre comme le plaisir, il n'en est pas l'ennemi, cependant. Volontiers il lui cèdera le pas, pourvu que ce dernier sache quand se présenter. C'est là la grande question, mon fils, avoir le courage d'attendre, pour introduire le plaisir, que son heure soit arrivée. Le

Devoir a la préséance sur lui, et il ne faut jamais le lui sacrifier. Les plaisirs que l'on s'est procurés au détriment de son devoir, laissent après eux un malaise, imperceptible d'abord, mais qui prend corps graduellement, et finit par devenir du remords.

V

Quand on a toujours fait son devoir, on n'est pas loin du chemin qui conduit à l'honneur. Deux pas, celui de la foi à la parole donnée, celui de la franchise, et on y est.

La foi à la parole jurée ? Dois-je insister sur ce point ? Serait-il possible que tu trompasses quelqu'un à qui tu aurais promis quelque chose ? Oh ! non, pas ça, mon enfant.

Pour ce qui est de la franchise, tant qu'elle se réduit à ne pas faire de mensonge, elle est bien simple. N'est-il pas plus facile, en effet, de marcher dans un chemin droit, sous un soleil constamment au zénith, que de s'engager dans les noirs labyrinthes du mensonge dont on ne sort que difficilement ? Le mensonge peut sembler petit, quelquefois, mais par comparaison seulement. Il ne l'est pas de sa nature. Rien ne l'est qui contribue à faire un caractère vil.

"Quand je devrais au ciel rencon-
[trer le tonnerre,
J'y monterais plutôt que de ram-
[per à terre".

Je trouve ces deux Alexandrins dans mes notes, sans nom d'auteur. N'ont-ils pas une allure toute cornélienne ? Quelle que soit leur origine, d'ailleurs, ils sont si beaux que le jeune homme devrait les avoir encadrés au pied de son lit.

Molière n'envoie pas son homme d'honneur dans les nuages, mais il l'éloigne tout de même, ou, du moins, lui fait désirer de se retirer en.. .....“un endroit écarté.

Où d'être homme d'honneur on ait la liberté”.

C'est cela, s'il faut rompre avec tel camarade, briser telle amitié, ou même abandonner une position lucrative pour être honorable, soit ! Il vaut mieux vivre dans la montagne, coucher sur un lit de mousse, à la lumière douce de la lune, que d'être citadin et de dormir sous des lambris somptueux, si c'est à la condition de marcher dans la boue.

* * *

Voilà pour l'homme d'honneur, succinctement, mais je voudrais être capable de dire quelque chose de la vérité dont la franchise n'est qu'une des nombreuses filles, de la vérité

éblouissante quand elle apparait, mais qui se dérobe au grand nombre comme une belle femme pudique craignant les regards de la foule. Cependant, ce n'est pas qu'elle ne fut créée que pour une élite. Destinée à tous, beaucoup n'en veulent pas parce qu'elle condamnerait impitoyablement leur hypocrisie, et beaucoup encore, ne l'embrassent pas parce qu'ils n'en sont pas capables. En effet, il faut un esprit clairvoyant et un jugement droit pour discerner la vérité quand il y en a tant qui plaident contre elle, quand elle est bannie même des cours de justice où elle devrait régner en souveraine. Il faut plus encore : une certaine puissance de langage pour la proclamer avec force, et une connaissance étendue du coeur humain pour la faire accepter intégralement. Toutefois, que cela ne nous décourage pas, nous avons en nous ce qu'il faut pour la recevoir et la communiquer. Celui qui, en toute occurrence, exerce son oreille à la comprendre, et sa langue à la dire, que le respect humain ne rend ni sourd ni muet, celui-là la possèdera, au moins suffisamment, pour juger équitablement des personnes et des choses, ou pour ne pas juger du tout; il la possèdera assez pour jouir de la société

des hommes, en découvrant leur côté le plus beau ; assez pour chercher à la connaître toujours davantage.

Et en même temps qu'il la trouve, qu'il s'imprègne d'elle sans s'en apercevoir, son caractère s'ennoblit, sa conduite devient plus honorable. C'est le rayonnement de la vérité qui l'enveloppe et le transforme comme le soleil fait du frêle arbuste un arbre colossal.

VI

A cet âge tendre et malléable où il n'y a rien de précis, rien de déterminé dans le caractère et l'esprit de l'enfant, son âme se forme beaucoup plus par les impressions qui lui viennent des choses extérieures et des personnes qui le côtoient, que par les inspirations que pourrait lui fournir son propre fonds. Je ne veux pas dire qu'il ne doive absolument rien à sa nature, mais je crois fermement que s'il ne lui est donné que de bons exemples, s'il ne fréquente que des personnes parfaitement honorables, malgré lui, et à son insu, il développera une mentalité toute autre que s'il se trouvait dans un milieu différent, et quand, plus tard, il s'apercevra, inévitablement, qu'il n'y a pas que du bien dans le monde, ses bons instincts auront pris assez d'empire sur ses mauvais pour qu'il continue de les dominer. Et combien plus vite et plus sûrement encore s'élabore ce travail, quand l'enfant a l'avantage d'être sous la direction immédiate d'une personne aussi intelligente qu'honorable.

A ce sujet de l'habitude se rattache une autre question, moins grave, sans doute, que celle du bien et du mal, mais qui la touche de très

près, néanmoins, je veux parler de la formation du caractère.

Si, dans ta jeunesse, tu ne mets pas ton impatience naturelle sous le contrôle de ta volonté ; si, devant ta colère qui monte, tu n'érige pas la digue d'un calme inébranlable ; si tu abandonnes ta langue à toutes les fantaisies de la raillerie ; si tu cherches l'admiration avant de te préoccuper de bien faire, ou si tu ne fais bien qu'en vue de cette admiration, toute ta vie tu seras impatient, colère, léger et vain. L'habitude joue ici un rôle prépondérant. Essaye de réprimer un premier mouvement d'impatience ou une parole aigre, et tu verras qu'il n'est pas aussi difficile que tu le crois de se contrôler et d'être bienveillant. Je ne veux pas dire qu'il ne faille jamais s'indigner devant le mal, ni s'animer pour faire part de ses convictions, mais entre ces deux mouvements et les premiers il y a la même différence qu'entre le beau et le laid. Tu en jugeras toi-même par l'impression que les autres feront naître en toi quand ils seront dans ces divers états d'âme. Ceux-ci exciteront ton admiration, ceux-là ta pitié.

* * *

Quand Pascal disait que la nature n'est peut-

être qu'une première habitude, il était dans le vrai. C'est une erreur, en effet de prétendre qu'elle ne se change pas ! Cette idée ne s'accrédite qu'auprès des gens qui accueillent sans aucun examen préalable les jugements tout faits qui courent les rues. Le jour n'est pas loin, où ils auront tant couru qu'ils tomberont de lassitude, et qu'on les foulera aux pieds.

On ne peut changer sa nature ! Aussi bien dire que la race ne s'améliore pas et qu'il faut porter sur ses épaules le faix des crimes de tous ses ancêtres. Sans aucun doute, celui qui, le premier, lança cette petite phrase dans le monde, comme ceux qui firent sa fortune en la mettant au rang des proverbes, furent des sans énergie. Ils trouvèrent bon de se laisser glisser nonchalemment sur la pente de leurs mauvaises inclinations. Le temps de ces mollesses toutefois, est passé, espérons-le. La guerre a réveillé sur le vieux continent les énergies assoupies. Une ère de vaillance, de courage, de solidarité dont nous ressentirons le contre-coup, va commencer. Oh ! il y aura bien encore des jeunes gens qui marcheront en marge du courant que ces événements graves créeront ! Que ta place ne soit pas parmi eux !

Il est cependant à remarquer qu'en dépit de la meilleure direction qu'ait pu recevoir un enfant, deux agents extérieurs du mal le guettent et le mettent en péril lorsqu'il commence à fréquenter l'école, s'il n'est pas très vigilant, agents qui échappent plus ou moins à la surveillance des parents. J'ai nommé les mauvais camarades et la mauvaise lecture.

Sois bien particulier dans le choix des enfants que tu fréquentes. Celui qui ment, qui désobéit, ou qui tient des conversations qu'il ne voudrait pas que ses parents ou ses maîtres entendissent, n'est pas un ami pour toi. Fuis-le, je t'en prie. Fuis-le et ne crains pas de le dénoncer, car le mal qu'il peut faire est incalculable. Si tu le fréquentais, probablement qu'il aurait une influence néfaste sur toute ta vie. C'est cet enfant qui, d'ordinaire, devient le jeune homme libertin et sans honneur. Pas d'alliance d'aucune sorte avec les natures perverses.

Autant que ton compagnon, choisis ton livre. cet ami plus intime encore que le plus intime des amis, car tu le portes sur ton coeur, tu te nourris de lui.

Lis, mon enfant. La bonne lecture, en plus des connaissances dont elle enrichit notre intel-

ligence, nous procure des moments heureux. Elle est propre aussi à imprimer au coeur humain les émotions les plus généreuses. Seulement, tant que tu seras enfant, et pendant ton adolescence, ne lis pas un livre sans l'avoir soumis à tes professeurs ou à tes parents. Tu ne peux pas juger, dans la plupart des cas, s'il est bon ou mauvais, et, s'il est mauvais, son esprit enveloppera le tien sans que tu t'en aperçoives. Quand tu te seras longtemps nourri de son enseignement, quand goutte à goutte, à ton insu il aura distillé dans tes veines le poison de sa doctrine, un jour tu t'apercevras que tu es devenu un homme, et un homme sans principes. Plus tard, arrivé à l'âge de choisir toi-même, n'ouvre jamais un mauvais livre sous prétexte de t'instruire. Tu t'instruiras mieux en lisant les auteurs sérieux qui cherchent autre chose que de corrompre le coeur de la jeunesse. A leur contact tu te formeras un jugement assez droit, j'espère, pour que tu ne désires pas t'exposer à subir des influences d'une toute autre espèce, et qui pourraient t'être funestes.

M. Henri Lavedan a écrit un article des plus sensés sur la lecture, que je te cite en entier. Puisse-t-il rencontrer toute l'adhésion qu'il

mérite ! Cet article a été reproduit dans "Le Droit" d'où je l'extrais.

"Mais voilà... il faudrait d'abord savoir lire... j'entends lire avec méthode. Moi je m'en suis composé une petite à mon usage. Es-tu curieux de la connaître ?

—Pourquoi pas ? Si elle allait m'instruire ?

—Ah ! je le voudrais bien ! Ma méthode comporte deux articles :

1o. Ne jamais faire de mauvaises lectures.

—Qu'appelez-vous de mauvaises lectures ?

—J'attendais la question.

—Sont-ce des choses mal écrites ?

—Non.

—Par mauvaises lectures, vous désignez donc celles qui blessent la morale, la morale chrétienne ?

—Sans doute, d'une façon générale et en théorie. Mais en pratique je me place à un point de vue beaucoup plus vaste et qui me donne une réponse très nette, très satisfaisante. Apprécier en effet dans un écrit ce qui est moral ou ne l'est pas? Besogne infiniment délicate! Dire ce que l'on doit permettre ou défendre? Anxiété, doute, incertitude. Alors, je m'adresse tout bonnement à la conscience de l'individu, à ce juge intime, à ce critique si sagace qu'il ren-

ferme en lui, et je déclare à mon homme : "Tu peux lire tout ce que tu veux tant que ta conscience ne bronche pas. Mais si tu la sens, à une certaine ligne, à une certaine phrase, même d'innocence apparente et de parfaits dehors, si tu la sens, cette conscience, faiblir et tressaillir, n'hésite pas, arrête-toi. Elle t'avertit. Elle est l'aiguille de la boussole qui tremble en perdant la direction. "La mauvaise lecture est celle que l'on se reproche secrètement de faire. Elle n'est pas la même pour tous, bien entendu, et c'est pourquoi il est presque impossible d'en déterminer le caractère. Mais pas un de nous qui n'ait, à l'expérience, éprouvé ce blâme sûr et tacite qui ne trompe jamais. Et si tu me vois sévère pour la mauvaise lecture, l'inopportune, la coupable lecture, c'est que tu ne peux encore t'imaginer les ravages qu'elle cause, même chez ceux à qui elle n'apprend rien, et qui alors se persuadent, les imprudents : "qu'ils n'ont plus à se gêner !" Elle trouble, agite, rompt l'équilibre des forces supérieures ; et surtout, elle salit l'âme, l'éclabousse. On sort d'un mauvais livre avec l'esprit crotté et des taches au coeur qui ne partent plus que difficilement dans la suite malgré les nettoyages.

Certaines ne s'enlèvent jamais.

Elles ont l'air de disparaître avec le temps et puis elles reviennent, et toujours au moment critique où on souhaiterait le plus que l'étoffe fut blanche ! Tu me feras donc le plaisir de ne pas hausser les épaules quand les sceptiques avertis te garantiront qu'il n'y a pas de mauvaises lectures, qu'il n'y a que de mauvais lecteurs... et tu leur répondras que l'on ne doit lire, et dans une sécurité continuelle, que ce qui satisfait les plus nobles, les plus sains.

—Avec un t ?

—Aussi si tu veux... les plus saints, les plus irréprochables de nos désirs et de nos élans.

—Et l'article 2 de votre programme ?

—Ne pas lire à l'aveuglette et en hurluberlu. Faire en sorte que la lecture soit le rayonnement logique et indispensable de notre vie ; qu'elle écarte le travail, complète la profession, achève en toutes circonstances et perfectionne à toute heure l'homme spécial que nous sommes, artiste, savant, soldat, etc.... Cette compagnie attentive et soutenue de la lecture saura se préciser, se montrer plus rigoureuse, plus vigilante encore dans le cours de notre existence morale. Nous aurons nos lectures des jours de bonheur et celles des

jours de chagrin, nos lectures pour le soleil et pour la pluie, pour la santé, pour la maladie, pour la souffrance, pour la joie, pour la tristesse, pour le doute, pour le désespoir, lectures qui rachètent, compensent, dédommagent, bouchent les trous, et relèvent au lieu de faire tomber. Prise ainsi, et pratiquée avec cette ingénieuse résolution, la lecture est un sacrement.

Et que doit-on lire ?

—Tout ce qu'on peut lire à haute voix.

—Seul ?

—Non, devant sa fille ou sa mère.

—Oh ! est-ce que ce n'est pas un peu exagéré ?

—Oui. Mais il faut que ce soit la règle, pour ne pas devenir — comme de nos jours — l'exception".

Je terminerai ce chapitre et le résumerai en disant : Quel que soit le but que tu te proposes d'atteindre dans la vie, tu ne dois y parvenir qu'à la condition de t'astreindre à une règle de conduite honorable. En arrière de toute éducation, de toute instruction, et pour les soutenir, il faut une vie sans tache. N'oublie pas que si tu as des droits, tu as surtout des devoirs, et ces devoirs-là, la société, à son

tour, a le droit d'exiger que tu les accomplisses. Une société où personne ne se soustrairait à ses obligations, serait une organisation parfaite et nous nous devons à nous-mêmes, ainsi qu'à nos frères de prêter notre concours à la réalisation de cet idéal. Le devoir accompli, après tout, c'est la vertu, et la vertu vaut le prix qu'elle coûte. Sans aucun effort on glisse dans l'obscurité et le vice, tandis qu'il faut du courage et de la fermeté pour escalader les sommets.

* * *

La vertu, dans la vie, est comme la neige des nuits d'hiver. L'une rend la nuit moins noire, l'autre la vie moins sombre.

VII

Dans l'enfance ou dans la jeunesse, dans le travail ou dans les amusements, à tout âge et en toute circonstance, aie Dieu avec toi !

Qu'il soit mêlé à ta vie ! Pour cela, sache le trouver là où il est : l'univers est son geste, admire-le ; Jésus-Christ est sa parole, écoute-le ; l'humanité est son coeur, aime-la.

1. — Si tu admires l'univers, tu aimeras à contempler les étoiles et les planètes, et pendant qu'elles illumineront ton regard de leur sereine clarté, ton intelligence se demandera si elles sont stables ou mobiles dans l'espace, et tu chercheras si Dieu, dans l'impulsion première qu'il leur a donnée, aux jours de la création, ne leur a pas tracé un chemin qu'elles poursuivront jusqu'à la fin des temps, ou un endroit où elles demeureront jusqu'à la destruction des mondes.

Au pied des montagnes, tu seras curieux de savoir si Dieu jeta là ces énormes amoncellements de terre et de pierre, ou s'ils ne se formèrent pas plutôt ainsi à la suite de certains bouleversements de la nature à laquelle le Créateur a imposé des lois que n'altèrera pas la succession des siècles.

La mer, en face de laquelle il est si facile de dire : "Je crois en Dieu" t'intriguera avec ses marées, et tu chercheras à connaître ici, et ailleurs encore, et ce désir d'apprendre te mettra dans la main l'arme invincible qui terrassera tes plus terribles ennemis : l'oisiveté et l'ignorance.

2. — Si tu prêtes l'oreille à la voix de Jésus-Christ, tu entendras sans doute des choses austères, mais tu entendras également le mot qui inspire le courage aux moments de défaillance, et qui réconforte après le combat. Ne fais pas comme les disciples d'Emmaüs qui marchaient à côté du Maître sans le reconnaître.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil autour de soi pour constater que seuls, ceux qui le reconnaissent mènent ici-bas une vie digne de l'homme et des grandes choses qu'il est appelé à accomplir. Il est, en plus, facile à trouver, étant partout où il y a du bien à accomplir, où il y a des vérités à entendre, où il y a des sacrifices à faire, où il y a de la joie à répandre, car, étant le centre de tout ce qui est bien et vrai, toutes les voies droites conduisent à lui.

3. — L'humanité est ta soeur. Quelles que soient ses misères, aime-la, aide-la, et par-

donne-lui, te souvenant qu'en beaucoup de circonstances elle n'a pas eu autant d'avantages que toi, et qu'étant multiple dans ses inclinations, tu ne peux la juger complètement d'après toi. Quand elle te donne de nobles exemples, imite-la et, à leur tour, les plus petits que toi t'imiteront, et, quand tout le monde aura fait la même chose, nous serons moins éloignés de la perfection, et plus disposés à la chercher davantage.

Le moyen le plus sûr de ne pas oublier Dieu, pour nous qui avons des églises, c'est de les visiter. Elles sont l'asile ouvert à tous, l'asile où l'on adore, où l'on prie, où l'on aime, l'asile où l'on pleure, mais aussi où l'on chante. Louis Veuillot a dit du confessionnal : "C'est tout l'homme et tout Dieu, c'est toute la religion : le repentir et le pardon, l'incertitude et la lumière, la souffrance dans le double supplice de l'isolement et du remords qui fait place à la communion avec les saints, avec Dieu".

Malgré le bruit étourdissant qui puisse envelopper ta vie, malgré tes occupations, sache te recueillir quelquefois au son de l'Angelus, harmonie de la terre qui monte au ciel en chantant l'espérance au juste, et la confiance au

pécheur contrit.

Je me permets de citer encore une fois M. Henri Lavedan. J'extrais ce qui suit de notre "Bulletin Paroissial" :

"Dans son livre, "Mon Filleul" Henri Lavedan, de l'Académie française conseille à un jeune homme de fréquenter l'église.

"Quoi qu'il arrive, ne cesse jamais de fréquenter l'église.

—Parce que l'église, vois-tu, elle est tout. Au moyen âge on y vivait. L'église n'est pas seulement la maison de Dieu, mais celle des hommes. On y peut entrer comme on veut, comme chez soi, et nulle part on ne se sent plus libre, moins prisonnier des soucis et des chagrins. C'est un refuge, un asile, une retraite. C'est le cloître du passant et le monastère d'une minute ou d'une heure. On y espère et on y attend toujours quelque chose d'en haut...

As-tu songé à ce que serait la vie, si, brusquement, toutes les églises cessaient d'être ; si l'on ne savait plus où aller, je ne dis pas seulement pour prier, mais pour penser, pour reposer son esprit, pacifier son coeur, reprendre haleine, chercher un conseil dans les lueurs d'un vitrail et trouver un avis à l'ombre d'un

pilier ?

Et enfin où pleurerait-on sans honte, — je te le demande, — presque avec permission et avec autant de laisser-aller confiant et douloureux ?

L'église est l'endroit qui renferme et rassemble en lui le plus de souvenirs humains, précieux et chers, baptêmes, mariages, morts.

L'église est nécessaire, indispensable : enfin elle a ceci d'admirable, qu'on en sort toujours, si peu qu'on y reste, meilleur ou moins mauvais qu'on y est entré. Oui, on peut ne faire que s'y asseoir deux minutes et regarder simplement autour de soi, le miracle éternel et insidieux s'opère. Le silence parle et de quel langage !

Ces confessionnaux, où l'on n'entre pas, vous arrachent quand même, à distance, des lambeaux de "mea culpa". Le prie-Dieu, d'où l'on s'écarte avec orgueil, agenouille vos pensées. Ces murs, ces dalles, ces voûtes imprégnées de tant de piété, d'élans, de voeux, de soupirs, d'espoirs et de bénédictions, au point qu'ils en suintent par tous les pores, vous jettent sur les épaules, jusqu'au fond du coeur, leur sort bienfaisant ; et si endurci que l'on soit dans le désordre, il y a une profonde douceur à se sentir chrétien, ne serait-ce que par

la filière de la race, les souvenirs d'enfance, l'écho lointain d'un cantique, l'exemple oublié des parents, l'image exhumée des morts...".

Je ne puis résister au désir de te citer un autre extrait de ce même "Bulletin Paroissial" signé du Cardinal Pie :

"Le général de la Rochejacquelein assistait tous les jours à la messe, et l'on eût dit qu'il voyait son Sauveur à découvert sous les voiles du sacrement, tant son attitude était celle d'un esprit et d'un coeur abîmés en Dieu.

Je le louais de sa piété qui le portait à braver l'intempérie des saisons, à franchir quelquefois plusieurs lieues pour accomplir la règle qu'il s'était tracée, de ne jamais manquer à la messe quotidienne, à moins d'obstacles imprévus.

Il me répondit :

C'est la consolation du chrétien, mais j'estime que c'est aussi la première et la meilleure occupation d'un gentilhomme.

L'homme de peine et de travail aux jours de semaine, prend part à sa façon au sacrifice ; il offre à ses dépens en arrosant la terre de ses sueurs. Mais, quand il a plu à Dieu de ne pas vous faire naître terrassier, et quand on a le sentiment de la rédemption que Jésus-Christ a opérée par son sang, la moindre chose

qu'on puisse faire, c'est de s'associer chaque matin au sacrifice qu'il renouvelle pour nous".

La chose suprême dans la vie, quoi qu'en disent les sceptiques, est de vivre en harmonie avec Dieu, ce qui exige ni moins de valeur ni moins d'esprit chevaleresque. En effet, l'abnégation ne demande-t-elle pas plus de caractère que l'égoïsme ? Pour vivre en harmonie avec Dieu, il faut donc cultiver son coeur en même temps que son esprit, aider de toute sa volonté les premières impulsions de dévouement qui se manifestent, écraser impitoyablement les mauvaises inclinations. Si, en plus, on n'a pas d'ambitions immodérées, si l'on ne se tourmente pas inutilement, si on agit de manière à n'avoir à rougir de sa conduite ni devant Dieu ni devant les hommes, on se développera normalement, selon les vues du Créateur et les lois de la nature. On sera robuste selon l'Esprit-Saint, et robuste selon la chair et le sang.

VIII

LE TEMPS PERDU.

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui !
De stériles soucis notre journée est pleine :
Leur meute, sans pitié, nous chasse à perdre haleine,
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui !...

"Demain ! j'irai demain voir ce pauvre chez lui,
"Demain je reprendrai ce livre ouvert à peine,
"Demain je te dirai, mon âme, où je te mène,
"Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui".

Aujourd'hui, que de soins, de pas, de visites !
Oh ! l'implacable essaim des devoirs parasites
Qui pullulent autout de nos tasses de thé !

Ainsi chôment le coeur, la pensée et le livre,
Et, pendant qu'on se tue à différer de vivre,
Le vrai devoir dans l'ombre attend la volonté.

Sully Prudhomme.

Si l'obéissance, dans son acception la plus stricte, est surtout une obligation de l'enfance, le travail, dont je voudrais te dire quelques mots, est une obligation de tous les âges.

Le Seigneur a dit : "Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front". Quiconque se met en contravention avec cette loi est plus malheureux que le mineur qui creuse à deux cents pieds sous terre dans une nuit presque perpétuelle. Le pauvre paresseux est gueux, et le riche paresseux est blasé, deux lépreux qui font beaucoup de mal à la société en se soustrayant au rôle toujours noble, quel qu'il soit, que chaque individu est appelé à remplir dans le monde. Jésus-Christ ne nous a-t-il pas donné l'exemple du travail, à Nazareth ? Qu'a fait Dieu même aux jours de la création ? — Il a façonné la terre de manière à la rendre propice à l'habitation de l'homme. En y plaçant les arbres, les oiseaux et les fleurs, il en a fait une demeure agréable. Au firmament, et comme pour soutenir le manteau lourd de la nuit, il a fixé des quantités innombrables de clous d'or qui sont les étoiles. Tout cela n'a été qu'un acte de sa volonté, c'est vrai, mais un Dieu ne travaille pas autrement.

Le travail le plus important que tu auras à accomplir dans ton enfance et ta première jeunesse, sera l'étude. T'y soustraire t'enlèverait une grosse somme de jouissance, et te préparerait des regrets sans nombre. Assez

d'événements, indépendants de notre volonté, nous suscitent des épreuves dans la vie, pour que nous ne nous en tissions pas de nos propres mains.

Nos lectures et nos voyages nous font oublier, de façon très agréable, ce qu'ont pu avoir de monotone les leçons de géographie. De combien de difficultés ne nous tirent pas les mathématiques que beaucoup trouvent si ennuyeuses et si arides ! Est-il quelqu'un qui ait jamais regretté les heures consacrées à la grammaire, en face d'une lettre à écrire, ou en société de gens cultivés ?

Malheureusement, on ne connaît bien toute la valeur de l'instruction que lorsqu'il est, sinon trop tard pour étudier, du moins trop tard pour suivre les cours destinés à la première jeunesse.

M. Faguet a dit : "Persuadons-nous donc que l'homme est né pour savoir, pour exercer son intelligence et agrandir son entendement".

C'est dans le travail et la réflexion que ces facultés se développent et que l'homme trouve son individualité.

L'instruction est un immense bienfait quand elle a pour asile une âme croyante que travaille l'infini, une âme plus grande que toute chose

créée, puisqu'elle renferme Dieu.

Elle est d'utilité physique, morale, religieuse et universelle.

1. — **Utilité physique.** L'homme instruit a toujours une arme de réserve qu'il fera jouer au moment opportun et qui le préservera des attaques de la misère.

Son esprit, ouvert à toute science, le rend curieux de s'instruire des règles de l'hygiène, et, les connaissant, il ne peut faire autrement que d'en mettre quelques-unes à profit, ce qui l'aide à conserver les forces de son corps s'il en a beaucoup, ou à en acquérir davantage s'il en manque, et à s'immuniser, dans une certaine mesure, contre les microbes malfaisants.

2. — **Utilité morale.** Pendant que l'homme médiocre qui n'a ni honneurs, ni richesses, se chagrine de se sentir irrémédiablement rivé à sa médiocrité, l'homme instruit n'éprouve aucun regret de n'avoir ni fortune ni poste important. Il a conscience de posséder un bien supérieur qu'il n'échangerait pas pour tous les trésors et tous les blasons réunis.

Celui qui s'est acquis la réputation d'homme instruit, du même coup s'est assuré une grande influence, et ses conseils, souvent, déterminent les autres à se mieux conduire. Plus un hom-

me est cultivé, plus il comprend les misères de l'espèce humaine. Mieux qu'un autre il saura trouver la brèche par où introduire dans les coeurs la parole qui encourage et console. L'homme instruit qui aime Dieu est le grand prêtre de la société. Il est le sauveur de ces réunions mondaines dont on dit tant de mal, et où il s'accomplit, pourtant, beaucoup de bien.

L'instruction donne en plus à la vie un attrait captivant. Approfondissant sans cesse le monde extérieur et le moi intérieur, elle fait chaque jour la découverte de trésors inconnus et inestimables. Ainsi, plus le plongeur s'éloigne de la surface de l'océan, plus il est émerveillé des richesses qu'il recèle.

3. — **Utilité religieuse.** On peut dire de l'instruction qu'elle est un des piliers de la foi. Elle découvre Dieu dans ses oeuvres, dans les événements de la nature. Elle reconnaît, dans l'histoire des nations et des pays, la place où l'Eternel mit son nom. Elle dispose l'homme à honorer Dieu en le pénétrant de sa propre faiblesse à mesure que ses connaissances augmentent. C'est sans doute ce qui explique la conversion de beaucoup de grands hommes tels que Louis Veuillot, François Coppée, Ferdinand Brunetière, Emile Faguet et autres, qui

se convertirent, soit au début de leur carrière littéraire ou publique, soit à la fin. Les uns eurent leur Thabor plus tôt, les autres plus tard.

4. — **Utiiité universelle** en apportant sa goutte d'eau à l'océan de science que chaque génération, chaque contrée, chaque intelligence a concourru à former, et dont le temps a roulé jusqu'à nous, à travers les différents âges les vagues gonflées qu'il roulera encore jusqu'aux siècles les plus reculés. Les eaux de cet océan sont limpides ou troublées ; elles reposent paisiblement, ou s'agitent avec fracas ; elles sont pures ou empoisonnées suivant les rivages qu'elles ont lavés, les temps qu'elles ont traversés. Ainsi l'oeuvre de l'homme instruit devra compter avec l'univers, l'avenir et Dieu. Si elle est une oeuvre de destruction et d'immoralité, il répondra, au jour de la Vallée de Josaphat, du rôle infâme qu'il aura joué, comme il recevra sa récompense si sa foi a été la base de sa science, et Dieu le but de ses espérances.

Qu'il est grand, l'homme avec toute cette science que Dieu lui a prêtée! Il mérite qu'on le salue s'il sait lui-même s'incliner quand vient à passer sur son front le vent de la gloire ou

celui du malheur.

La science est tombée des astres, elle est sortie de la terre, elle a jailli du sein des ondes. S'agglomérant, elle a formé une colonne de feu, et, nouveaux enfants d'Israël dans le désert, les fils de tous les siècles la suivent en bataillons pressés, comme ils suivraient une bannière aux couleurs universelles portant pour devise, ces mots : "Progrès, Civilisation, Prospérité". Devant cette colonne, l'ignorance recule au fond des forêts, ainsi que ces Parthes de l'antiquité qui n'avaient d'autre force que la fuite ou le désert.

Sois un nouvel enfant d'Israël, mon fils, marche à la suite de cette colonne de feu qu'est l'instruction, mais ne te laisse pas éblouir par elle. Reçois de sa lumière tout ce que tes yeux peuvent en soutenir, et puis, ferme-les et réfléchis. Car, en ceci comme en tant d'autres choses, il y a un écueil à éviter : faire du travail un maître souverain dont le talon de fer pourrait peut-être un jour te broyer. Il faut que tu restes au-dessus de lui et que ce soit toi qui le maîtrises. L'architecte de cette merveille qu'est le Pont de Brooklyn, se fit construire une somptueuse demeure à l'une des extrémités du pont, celle qui tient à

Brooklyn, et y perdit la raison dans la contemplation de son oeuvre. Celle-ci le domina et l'écrasa. (Cette rumeur a cours à Brooklyn.)

* * *

L'instruction n'est pas tout dans le monde, certes, mais, nous l'avons vu, elle est d'un secours puissant en toutes choses, jusque dans les affaires et les relations sociales.

* * *

Je semble plus haut n'avoir fait aucune distinction entre le travail et l'instruction. Il est évident que pour s'instruire, il faille travailler beaucoup, et que l'instruction soit presque une nécessité première, mais le travail n'est pas uniquement cela.

Travailler, c'est employer son intelligence et ses membres ou, plûtot, c'est unir leurs efforts pour accomplir quelque chose qui soit utile à soi ou à autrui. Le travail comporte donc beaucoup de variété dans son exécution. Il en comporte aussi dans l'objet que nous nous proposons d'atteindre par son entremise.

Non seulement il nous fournit le moyen de subsister, ou, encore, de nous détacher de la masse s'il a pour corrélatif l'instruction, mais il est également l'agent le plus actif de notre bonheur, lequel ne s'est jamais trouvé dans la paresse.

* * *

Il va par le monde, un personnage lugubre qui se trouve également à son aise sous les lambris dorés et sous les toits de chaume. Il est triste comme un mausolée et vieux comme le genre humain. Son nom, c'est l'Ennui, son heure de triomphe, la vieillesse, alors que les amis disparaissent rapidement. Le moyen de l'évincer, c'est l'habitude du travail contractée antérieurement, l'habitude de longues heures passées seul, ne comptant que sur ses propres ressources pour les remplir. Cette habitude-là, l'homme de plaisir ne l'a pas prise, et quand, forcément, il reste seul, plus que tout autre il s'ennuie. Son âme, qui n'a jamais eu d'écho que pour les bruits du monde, ne sait pas écouter les voix qui peuplent la solitude, voix multiples, mais qui ont l'accent bas des confidences, et qui parlent à l'âme attentive seule-

ment, et il reste seul..... seul comme le Mont Saint-Michel que la marée montante isole au milieu des flots en même temps qu'elle lui bat les flancs. Autour de lui aussi, les flots ont monté, flots de la maladie, des années, de l'oubli, de l'isolement. Il cherche et ne trouve rien sur quoi se reposer. Que la vieillesse doit lui être lourde ! Mais cela a été préparé : cette vieillesse malheureuse est la conséquence logique d'une jeunesse mal employée, les actions de la jeunesse faisant écho dans l'âge avancé comme les pas du voyageur solitaire résonnent dans la nuit.

Si tu veux t'éviter des heures bien douloureuses, prends donc tout de suite l'habitude du travail et du travail de l'esprit. "Toute la dignité de l'homme consiste dans la pensée. Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale" (Pascal). J'ajouterai : c'est la clef de voûte de toute science.

* * *

Travaille donc, et travaille ferme, mais pas au point de nuire à ta santé. S'il faut surtout de la force morale pour engager et gagner la grande bataille de la vie, il faut aussi de la

force physique. Les âmes sans énergie sont vaincues avant l'épreuve ; les malades le sont souvent aussi. La nature ne nous donne que ce qui suffit au travail de chaque jour, et un peu plus, ce surplus constituant notre fonds de réserve pour les occasions où nous sommes appelés à nous dépenser plus qu'à l'ordinaire. Les excès dans le travail, comme en toute autre chose, non seulement diminuent le nombre de nos jours, mais un moment vient où nous n'avons plus la santé nécessaire pour accomplir notre tâche quotidienne, et, ne nous y méprenons pas, à part certains accidents, certaines maladies héréditaires, le mauvais état de santé provient de l'oubli plus ou moins long, soit volontaire ou non, de quelque grande loi de l'hygiène. Je serais tentée d'ajouter : et de la morale, car, sur certains points, toutes deux sont si étroitement liées qu'aucune force ne saurait les séparer.

Quand on a ainsi risqué sa santé, quelquefois la maladie s'attaque à plusieurs organes simultanément et à des intervalles rapprochés. Ceux qui sont frappés de cette manière dans leurs membres et dans leur chair accusent souvent le sort ou la mauvaise chance. C'est à tort. Qu'ils cherchent bien, et ils trouveront, en tout

cela, la résultante constante d'un état qu'ils se sont créé.

Je voudrais que tu ne connusses jamais ce que c'est que de se lever chaque matin après une nuit qui n'a fourni qu'un sommeil cent fois interrompu par la fatigue ! La tête est lourde, les yeux pesants, les membres las. Cependant, quand on est d'une nature active, on secoue sa fatigue, on essaye de se ressaisir, espérant toujours une meilleure journée que la veille. Avec une magnifique ardeur on reprend sa tâche interrompue pour se trouver de nouveau affaissé avant la fin de la première heure. Et puis, après avoir lutté pendant quelque temps contre cet épuisement de tous les jours, on vient à en éprouver une douleur infinie, douleur de ne pouvoir rien accomplir, quand on se sentirait, il semble, capable de quelque chose. Ceux-là, seuls, qui font partie du groupe des demi-malades connaissent toute l'amertume de leur sort. Crois-moi, je ne parle pas à l'aventure ; c'est pourquoi je voudrais que tu fusses robuste ; c'est dans ce but que je veille sur toi à toute heure du jour et de la nuit.

Si, malgré tout, la santé venait à péricliter, ne t'assieds pas en marge des travailleurs, regardant défiler devant toi, en t'appitoyant sur ton

sort, le régiment de ceux qui sont forts (peut-être ne le seront-ils que parce qu'ils auront été plus prudents que toi). Reprends ta place parmi eux, et agis, mais que le but immédiat de ton activité soit le recouvrement de la santé. Quand tu te seras fait des muscles, du sang et de la moëlle, tu regagneras vite, pour peu que tu sois actif, le terrain perdu, et, alors, tu pourras librement suivre ta carrière.

IX

La carrière d'un homme est une chose très sérieuse. C'est presque toute sa vie, et il se la choisit lui-même. Je dis bien, car, eût-il été amené, par la pression de ceux qui ont autorité sur lui, ou, encore, par les événements, à occuper telle ou telle position pour laquelle il ne se reconnaît pas d'aptitudes particulières, rien ne l'oblige à la garder toujours. S'il est pauvre et dans la nécessité de pourvoir à sa propre subsistance, ou à celle de quelqu'un de ses proches, qu'importe ! Qu'il fasse son devoir, les plus nobles ambitions n'en dégagent personne, mais à partir du moment ou il aura trouvé sa voie (tout en conservant pour un temps encore une position qui serait son gagne-pain,) il doit concentrer ses moyens d'action et marcher droit à son but, sinon, il végétera.

Trouver sa voie, d'abord. Pour cela, il ne suffit pas de désirer être ceci ou cela, il faut surtout se demander : Ai-je en moi les aptitudes nécessaires pour devenir ceci ou cela ?" L'inclination vers une carrière n'implique pas l'habileté à la remplir. Non. A chaque carrière sont inhérents des obstacles qu'il ne faut

pas espérer briser, ils sont invincibles. Si nous ne voulons pas qu'ils nous écrasent, il faut savoir en tirer le meilleur parti possible. Avant de faire un choix définitif étudions donc notre tempérament et notre caractère, et assurons-nous que nous pourrons nous ajuster aux obstacles que comportera la carrière que nous embrasserons, en même temps que nous pourrons en remplir les obligations.

La première chose à faire est donc de chercher sa voie, la seconde, de concentrer ses moyens d'action pour arriver à son but. Par moyens d'action, j'entends, à part les aptitudes requises, il va sans dire, les loisirs et l'argent dont chaque individu, à quelques exceptions près, a toujours une petite somme à disposer. Ceci soit dit d'une manière générale, car il y a beaucoup de circonstances, variant suivant le milieu dans lequel nous vivons, qui peuvent être utilisées avantageusement à la réalisation de nos désirs.

Ne ferme donc pas un instant les yeux devant ton rêve quelque sombre que soit le moment. Cramponne-t-y comme à un être bien-aimé qui est sur le point de mourir, mais que des soins constants ramèneront à la vie, et le jour viendra certainement où tes efforts

obtiendront un succès, sinon aussi grand que tes espérances étaient vastes, du moins très satisfaisant. Si ce jour se fait attendre et qu'il ne soit pas aussi radieux que tu le désirais, sois content quand même. Pense que c'est à toi seul que tu dois d'avoir réussi, et redis-toi, "modeste, d'ailleurs" ces vers que Rostand met dans la bouche de Cyrano de Bergerac :

".....Mon petit
Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles !
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite,
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite,
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !"

Si, dans tout ton être et jusqu'aux extrémités de tes doigts, tu sens passer le frisson de la musique ou la fièvre de l'art sous une autre forme ; si ta main se croyait assez ferme pour tenir une plume et que ton intelligence fut assez bien nourrie et assez droite pour la guider ; si des goûts plus humbles te portaient

vers une profession manuelle ou mécanique, non seulement tu peux devenir ceci ou cela, mais tu le dois. Les peureux, les indécis ne réussissent pas. C'est la foi qui sauve.

Si les professions libérales, manuelles ou mécaniques n'avaient aucun attrait pour toi ; si, dans les arts et les choses de l'esprit, tu ne trouvais qu'une heureuse distraction à des occupations d'une autre nature, je t'en prie, ne t'engage pas dans aucune de ces voies, elles ne sont pas pour toi. Il te reste le commerce, l'industrie et les places dans les bureaux d'administration publique, municipale ou privée. Si c'est comme bureaucrate ou dans un emploi plus humble que tu doives faire ton chemin, ne méprise pas ta position, car celle-là, comme toute autre, a une porte qui communique avec le succès, et c'est à toi d'en fabriquer la clef, ce qui est presque toujours assez difficile. Ne t'attends pas à ce que du premier moule dans lequel tu fondras le métal de tes efforts, il en sorte une qui s'adapte parfaitement à tous les caprices de la serrure. Non, cette première clef aura sans doute beaucoup de défauts qui ne cèderont finalement qu'au ciseau de la persévérance. Pour en arriver là, remplis ta charge aussi bien qu'il soit

possible de le faire. S'il t'est permis d'employer tes ressources personnelles, essaye, par tous les moyens en ton pouvoir, d'améliorer le système en usage, ou d'en perfectionner quelque point, n'oubliant pas qu'en toute chose la perfection du détail fait le chef-d'oeuvre. Si tu as des suggestions réellement avantageuses à proposer, tu persuaderas facilement tes supérieurs. Dans le cas ou tu échouerais une première et une deuxième fois, ne te décourage pas. Continue de faire ce que tu crois le mieux, te rappelant que le plus sûr moyen d'avancement est de remplir parfaitement la tâche du moment. Cette application constante à bien faire, stimulée par une ambition légitime, est le seul moyen de convertir ses rêves en réalités.

Seulement, ne nous méprenons pas sur le sens de mes paroles, mon fils. Je ne veux pas insinuer que tu doives viser à telle position élevée, et te sentir malheureux si tu n'y arrives pas. Il y a des individus qui ont un pouvoir, je dirais presque occulte, d'attirer de leur côté toutes les chances. Ne nous en occupons pas. Ils sont la rare exception. Ce que je veux dire, c'est que tout être humain qui est dans un état normal a, en lui, des aptitudes

particulières pour quelque chose qui en vaut la peine et qui est de nature à le placer dans une situation honorable. Et c'est précisément vers cette chose là que doivent converger tous nos efforts. C'est en elle, seulement, que nous rencontrerons le succès.

La vie est pas mal comme une partie de Bridge. Celui qui a les plus belles cartes dans sa main, n'a pas beaucoup de mérite, lorsqu'il gagne. Ce qui importe, c'est de tirer le meilparti possible de son jeu, car, à la fin, ni Dieu ni personne ne nous reprochera de n'avoir pas fait le grand chelem sans un as ou un roi. Dans la partie de cartes ceux qui sont à blâmer ce sont les distraits qui négligent de couper avec un petit atout, ou de conserver une treizième pour la jouer au moment opportun. C'est la même chose dans la vie. Les distraits restent en arrière des autres parce que leur esprit était ailleurs quand il aurait fallu profiter des menues occasions journalières qui se sont présentées et qui ne reviendront pas.

Pourquoi tant de jeunes gens qui semblaient appelés à faire bien, se sont-ils arrêtés à michemin ? C'est que la plupart d'entre eux étaient des petits Chaperons Rouges déguisés en redingote. Ce n'est ni en cueillant les fleu-

rettes sur ton chemin, ni en dépensant inutilement tes piécettes blanches, que tu arriveras à quelque chose. Quiconque ne sait pas se refuser les petits plaisirs quotidiens, ne sera jamais en position de s'en procurer de grands.

La plupart des hommes qui, dans le passé, ont accompli le plus pour leur pays ou pour la science, sont sortis des rangs inférieurs de la société. Ils ont dû lutter longtemps contre la pauvreté et d'autres conditions adverses, mais ils avaient la patience, l'endurance et le courage qui caractérisent les grands hommes. Ayant trouvé de bonne heure vers quelle sphère d'action porter leur énergie, ils ne visèrent plus que la cible qu'ils s'étaient proposé de frapper. Sans défaillance, ils marchèrent devant eux, dépassant en route ceux qui n'avaient pu résister au charme de flâner dans les sentiers fleuris d'où parfois, on ne revient pas. La vie intellectuelle et morale a ses marais Pontins qui empoisonnent infailliblement les imprudents qui y séjournent.

Aujourd'hui les jeunes gens ont beaucoup plus de facilité qu'autrefois, pour apprendre, mais ils sont amollis par le désir de luxe qu'on respire dans l'air ambiant, et par la fréquentation des lieux d'amusements, que l'on rencon-

tre à tous les cent pas, deux écueils contre lesquels je ne puis assez te mettre en garde.

Quand le moment sera arrivé de te choisir une carrière, premièrement, que les préjugés qui ont cours dans le monde, n'aient aucune influence sur toi. Consulte tes dispositions naturelles ; ne perds pas un instant de vue le but à atteindre, et, finalement, applique-toi à féconder par des efforts incessants qui ne se laissent ni déconcerter par les obstacles, ni abattre par les retards, ces aptitudes dont la nature t'aura gratifié.

Après, si ta carrière est humble, qu'importe, pourvu que tu en aies tiré tout le parti possible, et que ton âme ne soit jamais vulgaire. Ce cas échéant, tu seras heureux de vivre parmi les petits de ce monde envers qui tes bons procédés et la générosité de ton coeur pourront s'exercer librement.

Mais si ta destinée devait t'entraîner plus haut, songe à la responsabilité qui t'incombe. Par le prestige attaché à leur position, ceux qui se détachent du commun des mortels servent d'exemple à la foule, et "Malheur à celui qui scandalise" a dit le Christ !

Il y a des mauvais exemples qui sont plus funestes que d'autres. Je laisse parler M. Paul

Bourget : ... "D'autant plus funestes que vous y avez donné l'exemple par vos vertus, de la décence dans l'irrégularité, d'une apparence d'ordre dans le désordre. C'est là ce qui rend si redoutables les égarements des âmes qui ont reçu et gardé de très beaux dons. Leur noblesse native les suit, même dans leurs erreurs. Elles y tombent sans s'y avilir. En dissimulant la laideur du mal, elles le propagent plus dangereusement".

Si tu prends place parmi les semeurs d'idées, ne parle jamais à la légère. La vocation de ceux-ci est sacrée, mais combien, hélas ! qui la souillent ! Un mot, un seul mot malheureux peut laisser des traces funestes dans certaines âmes impressionnables accoutumées à recevoir des opinions toutes faites, plutôt que de juger par elles-mêmes.

* * *

Ce n'est pas tant pour que tu obtiennes le succès que pour t'engager à développer tes énergies, que j'ai insisté sur la nécessité de réussir. C'est pour empêcher ta volonté, ta vitalité, tes aptitudes au bien de s'atrophier dans une stagnation désastreuse. L'intelli-

gence qui est occupée à combiner des plans pour aller toujours de l'avant, a guère le temps de s'attarder aux idées déprimantes du mal.

Il y a des gens qui, une fois que sont finies les études qu'on leur a fait faire, attendent ce que voudront bien leur donner les amis, les circonstances ou la protection. Ils ne sont pas même les mendiants qui vont de porte en porte solliciter l'aumône, ils sont les pauvres qui s'installent au carrefour des chemins, recevant l'obole qui les empêchera de mourir, parasites dont toute l'énergie consiste à se défendre de la misère. Ils mènent une vie négative, inutile. A côté d'eux il y a les travailleurs qui veulent vivre, qui agissent, qui vont à l'attaque, qui frappent, et frappent vigoureusement, et à qui le succès est assuré. Le succès n'est donc que la résultante de la mise en action de forces que l'on avait en soi.

X

Dans quelque position que tu te trouves, humble ou élevée, sois toujours modeste. Les faveurs du monde sont trop légères, il me semble, pour faire tourner une tête bien remplie. L'orgueilleux, s'il arrive aux premiers rangs, remplit mal son mandat. Au lieu de travailler pour s'élever à la hauteur de sa situation, il se repose béatement dans la contemplation intime de ses mérites, réels ou faux. Au lieu d'habituer ses pieds au terrain nouveau et mouvant, sur lequel il vient d'être transporté , il se monte sur des échasses à l'instar de certains animaux qui furent nombreux en des temps reculés, oubliant que si les échassiers étaient si haut sur pattes, c'est qu'ils devaient marcher dans la boue. Plutôt que de chercher à augmenter ses connaissances, il étale son savoir comme le joaillier pare sa vitrine de ses brillants et de son or. Il est bien imprudent, car le peuple même n'ignore pas qu'il y a dans l'ordre moral beaucoup de vertus d'apparat, comme il y a dans le commerce quantité de fausses pierres et de bibelots dorés.

En te conseillant d'être modeste, je te mon-

tre surtout l'orgueilleux, c'est que sa sottise est si apparente et si variée qu'il est facile de la croquer sur le vif, tandis que l'éloge de celui qui est modeste se fait en peu de mots. Il se trouve beaucoup de naïfs pour faire la cour à l'orgueilleux; l'autre a de son côté les gens de bien. Un mot d'appréciation d'eux vaut mieux que tous les compliments à la Rambouillet des premiers.

XI

En te mettant en garde, dans un chapitre précédent, contre ces lieux d'amusements beaucoup trop nombreux, hélas ! de nos jours, je ne voulais pas dire que l'on doive rejeter loin de soi tous les divertissements. Au contraire, ceux-ci entrent dans la vie à toutes ses périodes. Ils sont comme des fils d'or qui, passant et repassant avec la trame, à travers la chaine d'une étoffe précieuse, en soutiennent la texture, en même temps qu'ils en détruisent l'uniformité de tons. Effectivement, un travail qui ne serait interrompu qu'aux repas ou à la nuit, donnerait à l'existence cette teinte de monotonie que revêtent les choses qui, bien que différentes, sans cesse se succèdent de la même manière. Les amusements, que l'on peut varier beaucoup, arrivent à point empêcher la lassitude de s'emparer de nous.

D'un immense bienfait pour la détente d'esprit qu'ils nous procurent, ils deviennent toutefois la source de beaucoup de maux si l'on n'en sait pas faire un choix judicieux, ou, encore, si on les recherche trop avidement. c'est-à-dire s'ils sont pour nous la fin de toute chose, le but par excellence à atteindre, quand

on ne devrait leur demander qu'un agréable délassement au travail, et une préparation éloignée à la lutte pour l'existence, ainsi qu'à celle que nous devons livrer à nos passions.

Choisis-les parmi ceux que te permettent tes moyens et la morale.

C'est une folie propre à causer des ennuis sans nombre, que de dépenser au-delà de ses revenus. Quoique à un degré moindre, c'en est une autre de ne rien ramasser. La prodigalité est un acte d'injustice envers ses proches et ses amis que l'on met dans l'obligation indirecte de nous secourir aux jours de l'adversité. Il est à bien retenir que l'économie doit se pratiquer au temps de la moisson.

Je ne crois pas me tromper en disant que la morale permet tout amusement en dehors du jeu, de l'alcool et de la licence dans les moeurs, et de tout ce qui peut inciter à ces choses, comme la mauvaises lecture et le mauvais théâtre.

S'il est trop tard pour économiser lorsqu'on a tout dépensé ce que l'on possédait, il est presque trop tard aussi pour revenir à une vie honorable quand on a pris des habitudes immorales dans le sens que j'indiquais plus haut. Les premiers désirs dangereux doivent être

repoussés vigoureusement, tout inoffensifs qu'ils puissent sembler d'abord. Quel mal peut-il y avoir, dira-t-on, à traiter un ami d'un verre de liqueur, fût-elle enivrante, ou à gager sur une carte ou un cheval de course ? (Ceux qui parlent ainsi sont des proies toutes désignées à l'alcoolisme et au jeu). S'il s'arrêtait là, le mal ne serait pas très grave, en effet, mais c'est un grand malheur quand le premier verre est suivi d'un deuxième, quand les parties de cartes se succèdent les unes aux autres.

S'il est assez facile au début de réprimer ses désirs, avec les années, le travail devient plus ardu, plus décourageant, car chaque fois que nous réitérons un de ces actes qui enfreignent la morale, notre volonté s'affaiblit de toute la force que prennent nos habitudes malsaines. Petit à petit celles-ci s'infiltrent à travers notre volonté, la rongent comme la vague succédant à la vague finit par désagréger le rocher à sa base, et bientôt, notre caractère n'ayant plus ni nerfs ni muscles, devient l'esclave asservi d'un tyran puissant.

En même temps que notre volonté fait faillite, notre santé s'en va, la répression des passions étant une condition indispensable à la longévité. Qui ne connaît la maxime de Juvé

nal : "Mens sana in corpore sano". Depuis dix-huit siècles qu'elle circule dans le monde, elle a toute la vitalité de la jeunesse. L'immortalité est la récompense des choses qui sont vraies dans tous les temps.

Aux mauvaises lectures et aux mauvais théâtres, j'aurais dû ajouter l'usage de la cigarette comme étant une des causes de nos chutes morales. A défaut de l'expérience ou de l'autorité qu'il me faudrait pour me prononcer en cette matière, je me contenterai de citer l'entrefilet suivant que publiait récemment "Le Devoir" : "Au dire du secrétaire du tribunal des jeunes délinquants, à Montréal, "quatre-vingts" pour cent des adolescents qui ont été traduits sont des fumeurs de cigarette invétérés. Et, cependant, pas un d'eux n'a été arrêté pour fumer des cigarettes à un âge où la loi le leur défend. De même, pas un vendeur de tabacs n'a été inquiété pour en avoir livré à ces enfants, en violation de nos statuts. Ceci démontre bien l'indifférence de certains pouvoirs publics à l'égard de nos lois et l'inutilité qu'il y a d'encombrer nos statuts de lois qu'on ne se donne pas la peine de faire observer".

Tu chercheras peut-être tes distractions dans les réunions du monde. Très bien. Il est

bon de le fréquenter pourvu que l'on soit homme de monde si on le désire, mais non pas mondain. Le mondain est un homme qui fait des plaisirs de la société le but de sa vie, tandis que l'homme de monde, tout en ayant ce qu'il faut pour se trouver à l'aise dans n'importe quel salon, n'y va que pour se reposer d'occupations plus sérieuses, pour s'y délasser.

Le monde est frivole. Il n'y a qu'à prêter une oreille attentive à son caquetage pour s'en convaincre. Ne visant à rien d'important, à moins qu'il ne vise à mal, il ne peut manquer d'avoir un effet désastreux sur les plus riches qualités quand on n'est pas sur ses gardes. Ceux qui ne vivent qu'en lui et pour lui deviennent semblables : le même rabot les nivelle. S'il se rencontre encore, dans la phalange des mondains, une nature délicate, elle ne s'y distingue presque pas. Le morceau de bois de rose jeté au feu avec d'autres fagots, brûle comme le bois vulgaire, sans être remarqué. Tout au plus exhale-t-il une légère odeur parfumée que les odorats fins, seuls, savent distinguer. Les deux méritaient mieux.

Ailleurs l'histoire a été chercher ses grands hommes, la science son élite, et le christianisme ses apôtres. Il s'y accomplit cependant

beaucoup de bien, mais par ceux-la précisément qui, tout en le fréquentant, n'en sont pas les esclaves.

* * *

Que tes amis soient des personnes distinguées ! Saisis bien, toutefois, le sens dans lequel j'emploie ce qualificatif. Par gens distingués, je n'entends pas ceux qui sont favorisés sous le rapport de la fortune ou de la position. Beaucoup de ceux-là sont des créatures viles. La véritable distinction est dans le coeur et l'esprit, et, de là, elle s'étend ordinairement jusqu'aux manières. Autant tu dois rechercher la société de ceux-ci, autant tu dois fuir celle des personnes qui n'ont d'autre distinction que leurs titres.

Il n'y a qu'une noblesse devant laquelle on puisse s'incliner c'est celle du caractère et du génie, et non celle du sang. Les aristocrates sont peccables comme les plus humbles mortels. Ils ont en outre la vanité de leurs lettres patentes.

Il semblerait tout au moins inutile de considérer cette question de l'aristocratie, dans un pays ou il n'y a pas de castes nobiliaires, si,

tous les jours, nous ne côtoyions des gens qui parodient la noblesse dans la manière d'orthographier leur nom.

En effet, qui n'a pas rencontré des individus s'appelant Dufour, Leblanc, Dussault, signer Du Four, Le Blanc, Du Sault, (pourquoi pas Du Sot). Je demandais un jour à une de mes amies très intelligente si elle savait pourquoi M. X. faisait précéder son nom de famille de "de B". Est-ce que ça ne voudrait pas dire: "de Bête", me répondit-elle avec sagacité ? Comme le monsieur en question était d'un esprit assez lourd, on ne pouvait trouver meilleure réponse. De Bête ou Du Sot devrait être le nom collectif de cette classe de gens qui croit se rehausser quand elle ne se rend que ridicule. Je connais une jeune fille qui n'écrit plus son nom comme son père. Non contente de l'avoir morcelé, elle en a changé la finale. Si on lui demandait à quelle date sa famille reçut ses titres de noblesse, elle répondrait peut-être qu'elle les tient d'Adam. Un anoblissement qui ne remonterait qu'à Noé, par exemple, ne serait sans doute pas suffisant, car la sottise humaine, une fois mise en branle, ne sait plus quand s'arrêter.

S'il n'est pas bon de trop fréquenter le monde, il ne faut pas, d'autre part, se désintéresser de ses semblables, chaque individu étant une partie de ce grand tout qu'est l'humanité.

A côté des natures qui vivent constamment en dehors d'elles-mêmes, il y en a qui ne vivent qu'en elles-mêmes, autre écueil à éviter. Une troisième catégorie passe du moi intérieur au monde extérieur. C'est celle qui fournit les meilleurs hommes.

La vie de l'homme est faite des mille et une relations qu'il a avec la société. Il faut donc qu'il la connaisse. Quand vient l'heure de la confronter, il est important qu'il sache qu'elle contenance faire, c'est-à-dire qu'il doit avoir une idée plus ou moins complète des obligations qu'il a envers elle, ce qu'il en peut attendre, ce qu'il n'est pas sage de lui demander.

La connaissance du monde, pas plus que la faculté de s'y adapter sans friction ne se trouvent dans nos layettes. Les uns les acquièrent tôt, les autres tard. Quelques natures, plus heureusement douées, d'un coup s'engrènent merveilleusement aux divers rouages du

monde, mais ce sont là de très rares exceptions. Au grand nombre il faut plusieurs années de contact avec lui, pour le comprendre, bien que relativement, car je ne crois pas que personne en ai jamais sondé les abimes.

Quand le jeune homme entre dans le monde, au sortir du collège, il éprouve un certain choc en constatant qu'il a presque tout à apprendre de la vie, lui qui se croyait si savant avec son programme d'études dans la tête. Autre choc quand il s'aperçoit qu'il lui faut devenir écolier à l'école de personnes qui n'ont étudié ni Homère, ni Horace, ni Sénèque ni Descartes ; pas même Racine ou Molière. C'est là sa plus décevante leçon.

Ce choc dont je viens de parler n'est pas réservé exclusivement au bachelier ès lettres ou ès sciences. Tout jeune homme en est secoué, bien qu'avec certaines modifications, à l'âge où il s'émancipe de la tutelle qui a veillé sur ses jeunes années, pour se guider lui-même. Chaque époque de sa vie continue d'apporter son contingent de connaissances dans cette science qui n'a pas de règles déterminées, mais qui demande certaines qualités : une adaptabilité spéciale aux circonstances, un esprit observateur, une grande générosité pour

contribuer de sa personne au bien commun, et beaucoup de justice pour juger équitablement les personnes et les choses qui nous contrarient.

Cette aptitude à s'ajuster aux exigences de la vie, le mondain, dont je parlais plus haut, ne la possède pas, ou rarement, bien qu'il vive beaucoup avec ses semblables. La raison de cette lacune n'est pas, comme on pourrait le croire tout d'abord, exclusivement dans ce qu'il ne fréquente qu'une classe de la société, toujours la même ; elle est surtout en ceci qu'il ne cherche qu'à briller et à utiliser la société à son plus grand avantage, tandis que d'autres, tout en travaillant à leurs intérêts propres, ne se désintéressent pas de ceux de leurs frères.

Tu ne découvriras comment et à quel point tu peux te rendre utile que lorsque le dévouement aura fait glisser de tes épaules le manteau plus ou moins lourd d'égoïsme dont chaque individu est revêtu.

Où apprend-on à se dévouer ? A l'école de l'amour. Je ne parle pas ici nécessairement de l'amour conjugal encore moins de cet enthousiasme passager qui naît à l'aurore pour s'éteindre avec les feux du couchant. Je ne veux pas dire, non plus, que tous soient appe-

lés à des actes héroïques. Oh ! non. On peut donner la mesure de son dévouement en protégeant des soeurs, en secourant, ne serait-ce qu'un seul membre souffrant de l'humanité.

Après celui de la famille, un sentiment de solidarité qui lierait tous les travailleurs entre eux, ne devrait-il pas être le plus fort en nous ? Loin de moi l'idée que l'on doive faire de tous, des amis. Souvenons-nous seulement qu'ils sont nos semblables, avec les mêmes faiblesses, les mêmes désirs, le même respect humain, les mêmes ambitions. Souvenons-nous surtout que sous une écorce un peu rugueuse, ils ont un coeur qui peut saigner abondamment, quoique souvent il n'en paraisse rien, précisément parce que l'écorce est épaisse et dure.

XIII

Je disais : "La carrière d'un homme est presque toute sa vie". L'état qu'il embrasse en est le complément. Quel sera le tien ?

Le sacerdoce (qui comprend la carrière et l'état d'une personne) est la vocation des privilégiés. Avant de s'engager par des serments irrévocables, il faut réfléchir longuement. Une énergie indomptable et un grand dévouement, la charité que Jésus est venu nous enseigner, et beaucoup d'instruction sont les quatre pilliers sur lesquels reposent le sacerdoce. Il n'est pas pour ceux qui sentent le besoin de la richesse, car l'amour de l'argent déflore les plus beaux sentiments. Il durcit le coeur, et, avec un coeur de roc, comment remporter sur ses épaules les brebis malades et soigner les membres souffrants du Christ ! Quiconque ne se sent pas capable de l'héroïsme qui fait les saints est mieux de laisser le surplis au sanctuaire et d'endosser définitivement la redingote.

Tu suivras sans doute la voie commune, celle du mariage. Elle a aussi ses obligations, ses responsabilités, ses épreuves, ses récompenses. Choisir la personne avec laquelle on pas-

se d'ordinaire les trois-quarts de sa vie, n'est pas une chose qui devrait se traiter légèrement, et c'est être bien téméraire que d'en laisser le choix aux caprices du hasard.

Avant ton mariage, tu auras probablement été en contact avec beaucoup de femmes. Recherche-les, c'est la meilleure société que tu puisses fréquenter, à la condition que tu choisisses la compagnie de celles avec lesquelles il est bon de s'associer.

L'influence de la femme sur le jeune homme, de celle surtout qu'il rencontre au sortir du collège, peut être multiple. Il y en a qui pervertissent le caractère, d'autres l'amollissent, —ce qui est une autre manière de le pervertir ; — d'autres, enfin — ce sont celles dont tu dois briguer l'affection — énergiques dans le bien, stimulent par leur exemple certaines volontés mal affermies, qui chancelleraient sans elles. Les premières impressions de l'homme se gravent sur son coeur, et il en reste marqué toujours. De plus, en restreignant tes fréquentations à cette classe-là, tes chances d'épouser une femme de mérite seront plus grandes. C'est, d'ailleurs, la seule capable de donner une formation enviable à tes enfants.

Ai-je besoin de te mettre en garde contre ces mariages qu'il est convenu d'appeler de beaux mariages, et qui ne sont rien moins que flétrissants. Je veux parler des unions qui se contractent par intérêt pécuniaire, ou l'un ou l'autre parti se vend, quand ce ne sont pas les deux. Le jeune homme qui signe ce vil marché, délibérément se prépare une vie malheureuse. En outre, et ce qui est beaucoup plus grave, il a bientôt transformé en une femme éplorée la jeune fille enjouée et pleine d'illusions, qui ne demandait, pour être heureuse, que d'aimer et de se faire aimer.

En te mariant, sois bien déterminé à tout faire pour que ton foyer soit heureux. Le foyer, mon fils, ce n'est pas précisément l'endroit où l'on allume son feu. Ce n'est pas non plus uniquement sa demeure. Quelqu'un a dit: "C'est le coeur d'une femme". C'est aussi le coeur de l'homme. S'il en est absent, tout s'attriste dans la maison. S'il n'y est qu'à demi, c'est-à-dire qu'il laisse sa pensée au monde extérieur en entrant chez lui, qu'il est préoccupé sans jamais faire part à sa femme de ce qui se passe derrière ses yeux distraits, il se réveillera un jour de son songe prolongé pour s'apercevoir que pendant qu'il se repaissait de

chimères, l'amour s'est enfui, et peut-être pour toujours. Non, la meilleure épouse ne peut réussir, seule, à faire ce qu'il était dans le plan divin que les efforts réunis des deux accomplissent.

Je viens d'employer un mot qui choquera peut-être les oreilles de dix-huit ans, mais, je le maintiens, c'est en unissant leurs efforts seulement, que les époux garderont au foyer la douceur et la paix sereine qui font les heureux.

Ils se trompent, les jeunes gens, s'ils croient entrer dans le mariage comme dans une barque à voiles qui suivra délicieusement le courant d'un fleuve calme, poussée par la brise du bonheur. Le fleuve de la vie n'est pas à descendre, il est à remonter, et c'est peut-être dans l'état du mariage que le courant est plus fort, mais on est deux pour lutter. Qu'on le veuille ou non, qu'on y songe ou qu'on n'y songe pas, il faudra le remonter quand même, ce fleuve, pour retourner à Dieu qui est la source et la fin de toute chose, mais avec combien plus de facilité y parviennent ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, s'ils s'entendent pour conduire leur barque.

Il en est de l'amour comme de la foi. Nés

l'un et l'autre un jour, sans que l'on sache trop comment — peut-être par une faveur spéciale du ciel — il leur faut, pour vivre, le concours de notre volonté, l'adhésion de notre esprit. Aussi ne tient-il qu'à nous de continuer à aimer ce que nous avons chéri tendrement une fois, mais soyons vigilants, tant de choses peuvent s'introduire subrepticement dans le coeur comme dans les interstices d'une muraille ! N'est-il pas plus facile, aussi, d'entretenir un bon feu que d'essayer à le rallumer quand il est en cendres !

Continuer à aimer, une fois le "oui" sacramentel prononcé, est l'unique moyen de vivre et de se sentir meilleur. Peut-on se croire bon quand on a plongé dans la douleur un être à qui on avait juré. amour et fidélité ? Par quelle aberration, des hommes qui ne voudraient pas, pour tout au monde, manquer à leur parole dans le cours ordinaire de la vie, se moquent-ils si souvent des serments qu'ils ont faits solennellement devant témoins et au pied des autels ?

Avant son mariage, l'affection que le jeune homme éprouve pour celle qui deviendra sa femme, est presque une religion. C'est avec respect qu'il l'observe dans ses mouvements.

Sa voix, qui le fait rêver longtemps après qu'il l'a entendue, et dont les légères intonations passent sur son coeur comme une brise tiède, n'a-t-elle pas sur lui le doux effet qu'aurait un cantique religieux ? Pourquoi ne continue-t-il pas à son épouse un peu de cette vénération ? Il en avait trop avant son mariage, et il n'en a pas assez après. Pourquoi cela ? A-t-elle démérité en prenant son nom ou en vivant à son contact ? Ou bien serait-ce la certitude de s'être acquis pour jamais son affection, qui le rend ainsi négligent ? Qu'il prenne garde !

En amour comme en toute chose, la part de l'homme est celle du lion. La femme se sacrifie et l'homme cueille le fruit de son abnégation. Sans doute, le mari doit se priver de quelques jouissances matérielles, mais il ne s'en plaint pas, puisque sa femme lui donne beaucoup plus en choses immatérielles. Même quand son mariage est un échec, l'homme a ses occupations pour remplir sa vie. Il doit parfois avoir des réveils douloureux où il pleure l'évanouissement d'un beau rêve, mais il se redresse, secoue cet accablement d'une heure, et court à ses affaires. Il oublie, sinon totalement, du moins partiellement. La femme, au contraire, en se mariant, laisse der-

rière elle tout autre intérêt. L'unique préoccupation de sa vie est de la dépenser pour sa famille. Quand son mari la rend malheureuse, elle n'a pas comme lui le tumulte des affaires pour étouffer le cri de sa souffrance. Dans le silence de sa maison, mille voix s'élèvent qui lui rappellent l'amertume de sa position. Elles partent des meubles pour l'achat desquels on s'est concerté avec tant de considération, des livres que l'on a feuilletés ensemble, des fauteuils encore rapprochés où l'on s'est dit de si tendres choses, et elle souffre, non pas une heure occasionnellement, mais à chaque moment de chaque jour, au milieu des ruines de ce qui fut son bonheur. Elle est l'héroïne malheureuse d'une tragédie domestique.

N'est-il pas lamentable que tant de jeunes gens commencent dans les délices pour finir dans le plus amer désenchantement, une union dont les liens auraient dû se resserrer constamment, car il est à remarquer que le mariage ne supporte pas l'inaction. Les époux, tous les jours se sentent unis davantage, ou, petit à petit, deviennent étrangers l'un à l'autre.

Le mari ne serait-il pas plus souvent à blâmer que la femme, lorsque la bonne entente d'un ménage se rompt ?..... Je me rappelle

ce que disait un prêtre à ce sujet : "Quand un jeune homme se présente au confessionnal avant son mariage, je lui dis invariablement ceci : "Quelque défaut qu'ait votre femme, n'oubliez pas qu'elle est encore meilleure que vous". En tout cas, il est certain que si les hommes se préoccupaient plus de rendre la femme heureuse chez elle, elle irait moins au dehors satisfaire son besoin de bonheur et de dévouement. Il y aurait moins de "féminisme".

Lorsque le mari franchit pour la première fois le seuil de sa demeure avec sa jeune épouse, trop souvent il laisse entrer en même temps que le rêve qui naît, le rêve ancien qui devrait mourir.

Le nouveau rêve, c'est une femme dont la tendresse réchauffera ses jours, une mère qui donnera le meilleur d'elle-même aux petits enfants que la Providence voudra bien confier à leur garde, c'est un intérieur que l'ordre et le goût rendront agréable, et où il fera bon de se reposer. C'est encore l'affection que lui-même donnera à sa femme qui ne demande pas autre chose pour être heureuse ; c'est le sacrifice qu'il fera de son égoïsme pour le remplacer par la générosité la plus désintéressée. En un mot c'est le désir, je ne dirai

pas de se dépenser uniquement pour celle qu'il épouse, ce serait l'égoïsme dans le bonheur, mais enfin le désir de faire tout en son pouvoir pour la rendre heureuse.

Le rêve ancien, c'étaient de nouvelles conquêtes à faire, la satisfaction de tous ses désirs, souvent une ambition immodérée d'arriver secondée par un orgueil auquel se serait blessé quiconque aurait tenté d'y toucher. Le mari, plus souvent par inconséquence que par méchanceté, néglige de le chasser au plus tôt et sans merci, et quand il le garde en permanence dans son coeur il vient un moment où, oubliant tout, s'oubliant lui-même il fait des folies (toujours graves quand la paix du foyer est en jeu) des folies propres à lui aliéner à jamais la confiance de sa femme.

La même chose peut se juger différemment, suivant le point de vue dans lequel on se place. Ainsi l'épouse qui est heureuse d'avoir à faire les sacrifices que sa position lui demande, ne serait-ce que pour prouver à son mari sa reconnaissance de l'avoir choisie, elle plutôt qu'une autre, quand elle l'aimait ; l'épouse qui donne le meilleur d'elle-même à son foyer et à sa patrie, qui fait le travail le plus important qui soit au monde ; qui expose sa vie aussi

sûrement et plus souvent que le soldat, et qui se sent frustrée dans ses droits les plus légitimes et les plus sacrés, ressentira avec amertume ce que d'autres remarqueront peut-être casuellement, ou même pas du tout.

Puisque le rêve nouveau semble si bon au début du mariage, pourquoi ne le fixerions-nous pas solidement au fond de notre âme afin qu'il se répande en nous davantage chaque jour, comme les ramifications d'un arbre planté en terre saine ?

Que l'heure où tu décideras de te marier, sonne en même temps le glas funèbre du rêve ancien !

Je sais que tu diras à ta fiancée comme tous les jeunes gens, que votre amour sera différent de celui des autres. Si vous voulez qu'il soit différent, gardez-le différent. Pour cela commencez par toujours vous respecter l'un et l'autre.

L'épouse a des droits incontestables que le mari ne doit pas ignorer. Elle a celui par exemple, de connaître la cause de ses absences.

Pour qu'elle puisse dépenser l'argent de son mari économiquement et avec intelligence, elle doit non seulement savoir quels sont ses revenus, mais avoir en mains, régulièrement, une

somme suffisante pour bien gérer les affaires de son intérieur.

La tenue d'une maison est aussi compliquée que beaucoup d'entreprises dans lesquelles aucun homme sensé ne s'engagerait sans posséder les fonds nécessaires pour la conduire à bonne fin.

Pourquoi y a-t-il encore des maris qui exigent qu'une femme fasse chaque jour abstraction de son esprit de calcul et d'économie, de son jugement, et qu'elle se résigne à conduire ses affaires en aveugle ? Ce qui arrive, dans ce cas là, c'est que la femme se privera de choses presque indispensables pour la maison, pour elle et pour ses enfants, de crainte que son mari ne puisse pas rencontrer honorablement ses comptes à leur échéance.

Bref, quand l'argent se dépense ainsi à la diable, il ne peut en résulter que des dettes et du mécontentement.

Ne porte pas un coup mortel à l'admiration qu'a ta femme pour toi en lui répondant : "Tu n'as pas besoin de savoir cela" quand elle te questionne sur des choses qu'elle a le droit de ne pas ignorer. Le mari qui se sert d'un tel langage croit la situation sauvée parce que sa femme se tait d'ordinaire après une telle

rebuffade. Point du tout. Seule, elle y songe longtemps et amèrement. "Tu n'as pas besoin de savoir cela !" Que de choses cette exclamation peut contenir ! Veut-elle dire : "Tu es trop sotte pour comprendre", ou, encore : "Il n'y a rien de commun entre nous, occupe-toi de ta maison, le reste ne te regarde pas." Ça peut vouloir dire cela ou ceci : "Ma conduite n'est pas celle d'un homme d'honneur, je ne puis pas te la faire connaître".

Où trouver, en tout cela, la communauté d'idées, d'espérances, d'intérêts dans laquelle doivent vivre les époux ! A moins que le mari ne répare sans tarder de tels écarts de procédés, le bonheur de tous est en grand péril. Il tombera inévitablement dans la fosse commune où s'agitent tant de familles qui existent seulement, toute joie de vivre semblant morte en eux.

Parmi les obstacles au bonheur conjugal j'en citerai encore un autre qu'y mettent certains maris qui, se croyant d'une essence supérieure ne dissimulent en rien leur vanité et se rendent choquants. Tant qu'il ne sera pas prouvé que le récit de la Genèse est faux, il reste que la femme est semblable à l'homme : "Similis". De ce que ses

facultés ne se développent pas toujours dans le même sens que celles de l'homme, il ne faut pas conclure qu'elles sont stagnantes. Loin de là ! La femme chrétienne (serait-il possible que tu en choisisses une autre) qui recueille chez elle les idées saines et fortes et les moeurs épurées, hélas ! trop souvent chassées de la société actuelle, qui travaille à ce que ces idées se développent au sein de sa famille, à ce que ces moeurs deviennent celles de son foyer, mérite autre chose que du mépris ou de l'indifférence. Dans la lutte de la vie, elle n'est ni l'esclave asservie aux pieds de son mari, ni l'idole n'attendant que des caresses, mais l'épouse vaillante qui reste debout à ses côtés, désireuse de lui prêter main forte en toute occasion. Les avis d'une femme intelligente et dévouée n'ont jamais entravé la carrière d'un homme, et celui-ci doit la considérer assez pour en faire la campagne de ses travaux — s'il y a lieu, — la confidente de ses joies et de ses peines, l'amie de tous ses moments. C'est cette union morale et mentale qui fait de deux êtres un seul dans une même pensée enfantée par l'amour.

* * *

Nombreux sont ceux qui courent après la

renommée et la richesse ignorant le bonheur qui les coudoie. Il en faudrait beaucoup, ce semble, pour consoler un peu de n'être pas heureux ! L'univers en contiendrait-il assez ?

La renommée ! C'est peu de chose ! Il y a toujours d'autres noms pour résonner plus fort que le sien. Surtout, il y a l'oubli inévitable qui descend dans la tombe avec nous, s'il ne nous a pas précédés !

La richesse n'est pas méprisable par elle-même. On pourrait en dire tout le bien et tout le mal qu'Esope attribuait à la langue. Toutefois, de quel profit nous est-elle au lendemain de notre mort ?

Mais il y a une chose qui vit après soi, c'est l'amour véritable, et, cet amour, hors quelques exceptions, grandit dans la famille. C'est l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amour filial. N'est-ce pas vivre deux fois que de rester toujours présent à la mémoire de quelques coeurs qui chérissent notre souvenir, nous bénissent secrètement pour tout le bonheur que nous leur avons donné, nous aiment et prient pour nous !

* * *

Sur la longue route qui mène à l'éternité,

Dieu a placé des reposoirs. Ce sont les habitations des familles vraiment chrétiennes, et le voyageur solitaire, après s'être assis sur leur seuil, reprend son chemin avec plus de courage.

XIV

Je me sentirais coupable de clore cette énumération de tes obligations sans te dire un mot du patriotisme, de la nécessité où tu es de conserver ta langue.

* * *

Une nation qui surgit, c'est Dieu qui parle. C'est une strophe ajoutée à son grand poème commencé avec Adam, porté à des hauteurs sublimes avec le Christ, et continué depuis dans tous les événements qui portent son sceau.

Une grande nation commença d'exister le jour ou naquit, de parents français, le premier enfant au Canada, après que Cartier en eut fait la découverte. Car, pour avoir conservé maintes traces de son origine, la nation Canadienne-Française n'en est pas moins une race à part. Aux incidents remarquables de son histoire qui ne le cède à aucune autre en bravoure et en dévouement, elle doit son caractère national. Elle le doit aussi aux hasards du chemin qu'elle a parcouru depuis bientôt quatre siècles qu'elle évolue.

Aujourd'hui les fractions de cette nation qui habitent l'Ontario et plusieurs autres provinces anglaises de la Puissance du Canada, sont, les unes depuis nombre d'années, les autres depuis moins longtemps, en butte à une persécution des plus odieuses de la part des gouvernements locaux qui voudraient leur enlever l'enseignement du français dans les écoles, aussi bien dire, leur enlever leur langue maternelle, car lorsqu'un enfant étudie toutes les matières scolaires dans une langue, et que cette langue est également langue de communication, il est bien près de s'en servir presque exclusivement.

Ce sont naturellement les Anglais qui veulent nous arracher ainsi du coeur une chose qui y tient par tant de fibres, mais il ne faut pas faire l'erreur de croire qu'ils sont tous nos oppresseurs. Les Anglais bien pensants et renseignés sont pour nous. Il en est même parmi eux qui n'hésitent pas à dire haut ce qu'ils pensent en notre faveur.

Cette tyrannie de l'oppresseur a pour effet de fouetter dans nos veines notre sang français et de rappeler au sens de l'honneur quelques-uns des nôtres frappés d'anglomanie.

* * *

Nous mentirions à nos aieux !... Nous re-

nierions les pionniers de notre race qui, durant deux siècles, souffrirent de toute manière pour coloniser le Canada, laissant des lambeaux de leur chair aux broussailles de la forêt, ou rougissant la neige de leur sang ! Pendant qu'on veut fouler aux pieds notre langue et notre foi, qu'on veut nous enlever les libertés qu'ils nous ont acquises au prix de sacrifices incalculables, nous nous alanguirions indifféremment sur nos édredons, oubliant qu'eux n'avaient souvent où se reposer que des bivouacs sans feu et des bissacs vides pour refaire leurs forces épuisées par la lutte incessante qu'ils avaient à soutenir contre l'Iroquois plus fauve que les fauves ! Nous finirions lâchement, victimes de la gloutonnerie de ce peuple insulaire qui vint détruire leurs foyers et leur enlever un bien acquis péniblement en leur demandant, avec une arrogance toute caractéristique, de leur laisser voir le testament d'Adam qui léguait le Canada aux Canadiens ! Cela est impossible !

* * *

Le patriotisme signifierait-il loyauté aux partis ou aux gouvernements ? Penser ainsi

et agir en conséquence, serait abroger du même coup son jugement et sa liberté.

Le devoir du patriote, ce me semble, doit être de donner sa voix, de se servir de son épée, et même de verser son sang pour son pays, mais ce n'est pas travailler pour son pays, bien au contraire, que d'être partisan au point de se cramponner à un parti ou à des gouvernants, quand leur cause est celle de l'injustice. Lorsque les gouvernements ont des principes corrompus, les nations qu'ils représentent, au lieu d'avancer, périclitent, et les membres de ces gouvernements, cause du péril, sont des renégats.

Renégats les oppresseurs des Canadiens-Français qui voudraient faire de nous des Anglais ! Notre pays a été conquis, soit, mais notre race n'est pas à conquérir !

Supposons, cependant, pour un moment que l'on nous enlève notre langue, qu'adviendra-t-il ? Peut-être que dans un siècle nos descendants, par suite de la fusion des races, deviendraient des Anglais acceptables, mais d'ici là ?....

Il est évident que nous aurions perdu les qualités nationales de notre race en passant dans le camp de nos vainqueurs, puisque la

première qualité d'une nation, comme nation, ce doit être de rester ce qu'elle est, c'est-à-dire ce que l'a faite son histoire, sa religion, la constitution, ses habitudes, ses besoins, ses instincts, ses espérances et ses souvenirs.

N'ayant plus les qualités qui font la force d'une race, et n'ayant pas non plus celles des Anglais (qui croirait qu'on pût les acquérir du jour au lendemain, admettant même que ce fut là notre désir) de quel secours serions-nous pour le pays ? Lorsque, dans une nation, les individus sans force, sans énergie, se chiffrent par deux millions et plus, la nation s'affaiblit d'autant.

Et si les Anglais échouent dans leur projet de nous angliciser avec leur Règlement XVII, il n'est pas probable qu'ils soient près de lâcher prise. Ils s'acharnent contre nous avec la rage qu'ont, d'ordinaire, les adeptes des mauvaises causes, et nous, qui avons tous les droits, ne cèderons certainement pas. Qu'adviendra-t-il donc ? Une révolte ?... Du sang versé ?... Espérons que non. Il y aura des chocs certainement.

Est-ce dans la persécution d'une part et le mécontentement d'autre part, dans les conflits et les révoltes que la nation Canadienne de-

viendra forte ? Non, mille fois non. On est faible quand on est divisé. Renégats donc nos oppresseurs francophobes, qui, pour satisfaire leur haine de tout ce qui est français et leur besoin de spolier, dévitalisent en même temps la nation.

Que dire des députés et des ministres sortis de notre peuple ou de notre religion qui, non satisfaits d'être des transfuges, sont assez lâches pour nous vendre ? L'épithète de renégat ne les stigmatise pas suffisamment. Ils n'ont de loyauté, ceux-là, que pour leur position et le vil argent qu'elle leur rapporte, argent de Judas. Seulement, Judas ne garda pas le prix de sa trahison. Après l'avoir jeté à la face de ceux qui l'avaient acheté, il alla se pendre de honte et de désespoir.

Ce que je dis ici n'est pas dans le but de t'inspirer de la haine pour qui que ce soit en particulier — il ne faut haïr personne — ni pour les Anglais en bloc car, je le repète, ils ne sont pas tous armés contre nous. Beaucoup sont nos amis, et l'amitié de ceux-ci nous dédommage un peu du dégoût que nous inspirent les vendus dont je parlais plus haut. Oui, du dégoût, c'est tout au plus ce qu'on peut accorder à ces sires de bas étage.

S'agit-il d'élection qui est un problème de la plus haute importance dans la question du patriotisme, il faut savoir voter.

S'il est mal d'être partisan à outrance et de voter lâchement pour un candidat dont le programme est de nature à nuire au pays ou à la nation, et cela simplement parce qu'il arbore les mêmes couleurs que nous, il l'est encore de voter indifféremment, sans savoir exactement de quoi ou de qui il s'agit. Ils font mal également ceux qui s'abstiennent de voter, se contentant de blâmer les autres à leurs moments de loisir. Ce sont des égoïstes qui ne voient rien à accomplir en dehors de leurs affaires personnelles.

La chose publique est chose de tout le monde, et, bien qu'il ne soit pas nécessaire que tous se répandent beaucoup au dehors, il y va du bien général et de l'honneur de chacun, que tous s'instruisent suffisamment des affaires de leur pays, pour se mettre en état de donner leur vote intelligemment et avec justice.

Une des choses qui contribuent le plus au refroidissement du patriotisme, c'est l'amour du plaisir, du luxe, en ce qu'il paralyse en nous les impulsions généreuses qui nous porteraient à nous devouer. Il est l'ennemi déclaré de tout

courage et de toute abnégation. Souvenons-nous donc que nous ne sommes pas dans le monde pour jouir continuellement, mais surtout pour lutter. Si nous observons un peu, nous verrons que les rangs des jouisseurs sont principalement formés d'incapables et de ratés, ce qui devrait être une considération suffisante pour en tenir éloignés ceux qui ont du sang rouge et jeune dans leurs veines.

* * *

Une nation qui s'éteint, c'est Dieu qui maudit. Tout ce qui meurt ne porte-t-il pas l'empreinte de la malédiction céleste ? Jamais l'on a vu une race finir en accomplissant de grandes choses. Babylone disparut sous le flot toujours montant de sa corruption ; les antiques splendeurs de Rome s'éteignirent avec les flambeaux d'une orgie.

Seras-tu heureux ? Cette question me fait jeter un profond soupir : le rêve est si grand, et la vie si petite !

L'autre jour, tu me dis une parole qui m'étreignit le coeur. Tu sortais du boudoir tenant un vase de porcelaine à la main, quand je t'aperçus. N'attendant pas que je te demande pourquoi tu avais pris cet objet, tu t'écrias, bien que riant : "C'est pour mettre mes larmes quand je pleure". Souffriras-tu assez mon petit ange, pour avoir besoin d'une urne où mettre tes larmes ? Combien de fois depuis, et avec quelle angoisse, ne me suis-je pas rappelé tes paroles : "C'est pour mettre mes larmes quand je pleure", et j'essaye vainement à distinguer quelque chose dans ton avenir. Adolescence, jeunesse, âge mur et vieillesse, que seront pour toi ces quatre grandes étapes de la vie ? Je te vois toujours portant le vase de porcelaine, mais ceci est une illusion mensongère. Tu le briseras, un jour, ce vase... plus tard, quand la douleur aura été chercher dans les profondeurs de ton être, le meilleur de toi-même pour le ramener à la surface. Ce sont les grandes tempêtes qui détachent du

limon de la mer ses plus belles perles.

Lorsque tu liras ceci, mon enfant, ne doute pas de ma tendresse ! Je ne désire pas que tu souffres, mais c'est la loi inévitable. Au moins, si les larmes qui m'aveuglent en ce moment pouvaient diminuer l'amertume de celles que tu verseras !

Il se livre en ce moment en Europe une guerre dont tu auras entendu beaucoup de récits avant que tu ne lises ceci. Elle a transformé en héros dont la citation à l'ordre de l'armée contient les plus grands éloges de courage, de bravoure et de sacrifice, des jeunes gens qui vivaient naguère dans la tiédeur de leur boudoir ne songeant qu'au vin qui mousse bien dans les verres, qu'aux femmes qui folâtrent. Ils ont compris dans la souffrance, dans l'holocauste de ce qui leur fut le plus cher, que cette douceur de vivre n'était pas la vie. Celle-ci est trop grave pour qu'on la passe à chanter, trop cruelle envers les uns pour que les autres ne songent qu'à faire éclore des roses sous leurs pas. Lis plutôt la belle poésie qui suit, trouvée sur un soldat mort, et publiée dans "Le Correspondant", et tu verras avec quelle générosité, je dirais avec quelle grâce ils meurent :

"Mère, quand vous lirez ces mots, je serai mort
Et contemplant alors ma jeunesse essaimée,
Bien que vous adorant, j'aurai ce seul remord
De ne pas vous avoir encore assez aimée.

Vous m'avez tout donné. J'ai bu dans votre lait,
Le besoin de s'aimer et la force de vivre
Et, pour comprendre Dieu, quand mon coeur l'épelait
C'est le ciel de vos yeux qui m'a servi de livre.

Auprès de mon berceau vous avez tant veillé,
Abat-jour de douceur sur ma chétive flamme,
Que toujours vous dressant devant mon oreiller,
Vous empêchiez la mort de souffler sur cette âme.

J'ai grandi. Dans vos bras chaque jour plus petits
Chaque jour j'ai trouvé votre amour plus immense.
Mes instants de bonheur y sont restés blottis
Et mon chagrin s'arrête ou votre ombre commence.

Sans l'avoir mérité, de vous j'ai tout reçu,
Et l'air que je respire et le pain que je mange.
Vous savez cependant ne l'avoir jamais su....
Qu'avez-vous eu de moi, pauvre mère, en échange?

Aujourd'hui je suis l'homme et l'instant a sonné
D'acquitter envers vous ma dette affectueuse,

BIBLIOTHECA
Ottawaensis

Car c'est un peu du sang que vous m'avez donné
Que ce soir je vais rendre à la grande tueuse.

Je suis blessé très gravement..... Je souffre peu
Je n'aurais jamais cru que la mort fut si douce.....
Mon corps est allégé... Je monte dans du bleu:
On dirait qu'une main invisible me pousse...

Priez pour votre enfant, mais ne le plaignez pas!
Car mon âme, en fuyant de son moule éphémère,
Ira sur les chemins qu'on ignore ici-bas,
Où le fils attendra que lui vienne sa mère.

Mon sang s'épuise... Encore un mot... Je meurs
[chrétien.
Je veux, pour que là-haut la Vierge me sourie,
Lui porter sur mon coeur ton image chérie.
Et son geste d'amour voudra répondre au tien.

Adieu, maman, ne pleure pas... Pour la Patrie!"

Capitaine GEORGES ROLLIN.

Mais s'il y a la souffrance dans le monde, il n'y a pas que cela. Souffrir parfois ne veut pas dire être malheureux toujours.

"Puisque Dieu saigne au Calvaire
Ne nous plaignons pas, crois-moi
Souffrons ! C'est la loi sévère.
Aimons, c'est la douce loi".

A côté du mal Dieu mit le remède, l'amour encore. C'est la lumière parmi les ombres. Laisse-la jouer autour de toi. Que ta vie en soit illuminée ! L'amour, c'est aussi la fontaine de Jouvence où tout se rajeunit dans la nature.

Que faut-il aimer ? Tout et tous : les camarades, ce qui produit la bonne entente ; son travail, ce qui donne le contentement ; ses jeux et ses plaisirs qui renouvellent les forces. Voilà d'une manière bien générale. Précisons davantage.

Qui faut-il aimer ? Sa famille d'abord. L'amour se paye par l'amour. Et puis, le bonheur qu'on procure aux autres est la base la plus solide sur laquelle on puisse ériger le sien.

Qui faut-il aimer ensuite ? Tous ceux qui souffrent : les vieillards dont les dernières années ne sont trop souvent, hélas ! qu'un long jour d'ennui ; le travailleur à la glèbe dont le spectre de la misère hante la pensée et le sommeil, s'il n'a déjà pris place à son foyer ; le pauvre qui souffre les affres de la faim et les

rigueurs du climat autant de fois qu'il a d'enfants qui demandent du pain et qui pleurent de froid.

Ne soyons pas sévères dans nos jugements envers les déshérités ! Leur vaillance — ils en avaient peut-être plus que beaucoup d'entre nous — leur droiture et leur amour du travail, leur tempérance, tout cela, à la longue, a fini par céder au despotisme impitoyable du démon de la misère. Ecrasés, vaincus, s'ils ne rencontrent dans leur détresse morale et physique que des coeurs durs comme la pierre ; s'ils n'entendent que des paroles acerbes, lorsqu'ils tendent la main, peut-on s'étonner qu'ils maudissent parfois et deviennent durs à leur tour !

A détacher de cette classe de malheureux pour les chérir davantage, il y a les petits enfants dont le regard semble demander protection, les petits enfants à qui on ne parle qu'en adoucissant la voix de crainte que notre ton un peu brusque, un peu rude de tous les jours, ne froisse leur sensibilité toute neuve, toute vibrante de confiance et d'amour. Si l'on en rencontre tant qui ont l'air grave des vieillards, ne serait-ce pas, hélas ! qu'ils n'ont personne pour leur sourire, qu'ils n'ont même pas la mé-

moire d'une mère pour mêler à leur vie désolée et la réconforter de son souvenir ?

Un de ces indigents passait l'autre jour devant la maison. Il était nu-pieds.

—"Regarde, maman. Pourquoi qu'il n'a pas de chaussures, le petit garçon?" me dis-tu.

—Parce que son papa est trop pauvre pour lui en acheter mon chéri.

—Bien je lui en achèterai, quand je serai grand, beaucoup.

Tu as grandi depuis que j'ai commencé à rédiger ces notes, interrompues pendant près d'un an, et c'est avec délices que j'ai observé l'épanouissement de ta générosité naissante, ton attendrissement en face de la misère.

Vient-il des mendiants, tu les fais asseoir, tout heureux de leur donner de tes sous, et tu pleures invariablement aux récits qu'on te fait de petits enfants qui n'ont pas de papa ou de maman, ou qui souffrent autrement.

Si, avec les années, tu devenais insensible à la souffrance, le compte que t'en demandera Celui qui récompense un verre d'eau donné en son nom sera d'autant plus rigoureux qu'il t'avait mis dans la poitrine un coeur tendre et aimant.

Cette charité désintéressée envers les hum-

bles dont je viens de parler, c'est l'amour dans sa quintessence. Ceux-là seuls qui vivent en Dieu y trouvent un bonheur sans mélange, et ne demandent rien autre chose. Ils habitent les hauteurs de la perfection, se désaltérant à la source la plus pure de l'amour, comme cet oiseau de la Haute-Egypte dont parle Hérodote, qui vit dans les oasis et sur les rochers qui ne mange aucun fruit de la terre, mais qui boit la rosée et se nourrit exclusivement des splendeurs du soleil.

Ceux qui restent dans la plaine toutefois, dans la plaine où Dieu mit le gros de son peuple, ont, pour les rendre heureux, à côté de l'amour qui donne sans retour, l'amitié qui donne et qui reçoit en même temps. C'est la veine où l'on ramasse non pas des pépites d'or, mais des parcelles de bonheur. C'est à peu près tout ce que nous pouvons demander, car du bonheur en bloc, je ne sache pas qu'il y en ait ici-bas.

Entre parenthèses, cette soif de bonheur jamais assouvie, que chacun porte en soi, ne serait-elle pas une preuve assez convaincante d'un monde meilleur ? Dieu étant Dieu, n'a pu créer rien d'inutile, et puisqu'il a mis en nous un besoin impérieux de bonheur qu'il ne

satisfait pas sur cette terre, c'est donc qu'il se réserve de nous le donner ailleurs.

Je dis donc que si toutes nos facultés ne peuvent ici-bas se développer entièrement, si nos désirs n'arrivent jamais à la possession entière et constante de leur objet, il nous reste quand même du bonheur dans l'amour et dans l'amitié. "Rien ne console de n'avoir pas ses amis" a dit Lacordaire. Gravir l'âpre sentier de la vie sans compagnon de route, n'avoir pas une épaule amie sur qui reposer sa tête fatiguée, c'est mourir toute sa vie, et mourir sans un ami à genoux près de soi, c'est mourir deux fois.

Pour être à la portée de tous, ce bonheur, néanmoins, n'est pas celui que poursuivent les âmes médiocres repliées sur elles-mêmes. Elles le cherchent dans les biens de la fortune, dans la gloire ou les honneurs, et elles arrivent parfois à en obtenir quelques reflets — reflets pâles des longues nuits polaires.

S'il y a dans le monde de pauvres malheureux qui n'ont pas une amitié pour les consoler, oh ! que je les plains. Le seul refuge qui leur reste, c'est la paix que Jésus est venu apporter sur la terre aux hommes de bonne volonté, et qui n'est pas denuée de douceur,

douceur bien mélancolique, c'est vrai, mais qui donne plus de contentement que la révolte et l'envie ; la paix dans l'oubli d'hier dont la tâche a été achevée consciencieusement, la paix dans l'accomplissement parfait du devoir d'aujourd'hui, la paix dans l'ignorance de demain qui appartient à Dieu, la paix hier, aujourd'hui et toujours. Ces âmes sereines traversent la vie à la façon des nébuleuses. On ne les voit pas ou on ne les remarque pas, mais autour d'elles une pâle clarté s'étend qui calme les nerfs fatigués de visions plus ardentes.

XVI

"Un Dieu souffre infiniment, est mort sur un gibet, et l'homme s'étonne de pleurer et d'être mortel".

La mort à la fin de tout! Quoi qu'on veuille, quoi qu'on fasse, elle n'est pas à éviter. Seulement, est-il vrai que lorsqu'il est l'heure d'aller se reposer, tous les voyageurs de ce monde arrivent haletants au cimetière, comme le voudrait le dernier tercet de la "Caravane" sonnet plein de mouvement de Théophile Gauthier, qui se lit :

"Dieu, pour vous reposer, dans le désert du temps
Comme des oasis a mis des cimetières :
Couchez-vous et dormez, voyageurs haletants".

Il me semble que l'ouvrier qui n'a eu d'autre ambition que de faire fructifier les talents que le Maître lui avait donnés, doit s'endormir, le soir venu, du sommeil paisible de ceux qui, ayant accompli la tâche du jour sans récriminations, comptent sur un réveil heureux.

Et, au-delà de ce que nous appelons la mort, l'immortalité de l'âme. Je dirai plus, l'immortalité de notre vie, de nos actes, de nos paroles, l'immortalité des exemples que nous aurons donnés à nos enfants qui, à leur tour, les passeront à leurs descendants, l'immortalité de notre intelligence dont nous les aurons nourris, l'immortalité de nos efforts pour développer en eux leurs plus belles facultés, l'immortalité de nos souffrances et de nos pleurs qui auront fait germer et mûrir en eux la réflection et la commisération, l'immortalité de nos joies qui leur auront appris à se réjouir partout où Dieu mit des rayons de soleil, l'immortalité de tout notre être dans les générations à venir.

Quel est celui d'entre nous, assez égoïste, assez avare de sa personne, assez attaché à la vie présente pour s'identifier avec elle au point d'oublier qu'en nous donnant des enfants Dieu nous fournit le moyen de nous immortaliser. Il reste à chacun de nous de le faire pour notre gloire et le bien de nos descendants, et non pour notre honte.

FIN.

COURTE HISTOIRE D'UN CROUTON.

Il s'ennuyait beaucoup en arrière d'une malle ou l'un des mioches de la maison l'avait jeté deux jours auparavant. Quarante-huit heures, c'est long, quand on songe qu'un croûton est déjà vieux après un jour d'existence.

"Que deviendrai-je dans ce malheureux coin"? se demandait-il tristement. "Me laissera-t-on moisir misérablement, ou gruger outrageusement par les souris que je sens tout près de moi derrière ce mur" ?

Il en était là de ses amères réflexions lorsque tout un remue-ménage se fit entendre. C'était la ménagère qui faisait sa ronde coutumière de fin de semaine, avec son attirail de balais, de seaux et le reste.

"Enfin, on me délogera, mais que fera-t-on de moi. Ma décrépitude me rend désormais inutile et impropre à quoi que ce soit, se dit-il".

La ménagère en colère de trouver un croûton dans ses chambres d'ordinaires si propres, le jeta violemment dehors. Un bambin de cinq ans qui passait à ce moment sous la fenêtre, le reçut dans l'oeil, et en ressentit beaucoup de mal, mal qui dura guère, cependant. De là, poursuite avec arrestation de la ménagère

qu'on emprisonna quelques heures. L'action fut renvoyée et la ménagère aussi, car il fut vite prouvé qu'il n'y avait pas eu malice de sa part.

Quant au croûton emmené en cour comme pièce de conviction, le juge avait décidé de son sort en disant : "Qu'on le jette au feu" !

Quelle abjection d'être traîné devant un tribunal correctionnel comme un misérable, quand on est si fier de son origine ! Puis, lorsque le juge prononça sa sentence, je pense bien qu'il dût s'affaisser, car les rides que le temps et les épreuves lui avaient faites semblèrent s'accentuer davantage à ce moment-là.

Créé, sinon pour donner la vie, du moins pour l'entretenir, notre petit croûton avait manqué sa destinée et finissait tristement une existence inutile.

N'en est-il pas de même des hommes ? Ceux qui ont reçu de Dieu mission de donner, ou seulement d'entretenir la vie, soit moralement, intellectuellement ou physiquement, et qui refusent de jouer, dans le grand drame de l'existence, le rôle qui leur est assigné — rôle toujours grave, quelque effacé qu'il puisse être, — ne finissent-ils pas toujours dans l'oubli ou le mépris, une vie dépensée légèrement ?

A LA PORTE DU PARADIS.

Louis (on ne lui connaissait pas d'autre nom) Louis, dis-je, un jour se présenta devant Saint-Pierre afin de recevoir la récompense éternelle promise à ceux qui suivent l'enseignement du Christ. Pierre, ouvrant le guichet du geste lent d'une personne lasse de toujours faire la même chose, d'un ton ennuyé lui fit la question, toujours la même, qu'il pose depuis bientôt deux mille ans, en cette occurrence : "Qu'as-tu fait pendant que tu étais sur la terre?" Louis de répondre : "Ma vie a été laborieuse. Ouvrier consciencieux, j'ai exercé mon métier honorablement. Le prochain ne m'a pas demandé assistance en vain. Je n'ai pas connu la misère, mais j'ai été soumis à la volonté de Dieu".

Pierre songeait.

"Tout cela est très bien, dit-il enfin, mais pour avoir droit à la couronne qui t'est destinée, il te faudra subir une autre épreuve. Vois-tu, à l'extrémité de cette galerie, dans la pénombre, une ouverture ? Prends-en les mesures et fais une porte qui la bouche. Apporte-la-moi dans trois jours".

Louis, tout confus, revint sur terre. Il était

vieux, pour reprendre le rabot. N'importe, il se souvenait encore de son métier, et aurait tôt fait de satisfaire Saint-Pierre. En effet, une journée de travail lui suffit pour accomplir sa tâche. Il était entré dans son atelier à la faveur de la nuit et quand, à l'aube, le passant matinal entendit la scie et le marteau chez Louis qu'on avait mis en terre la veille, il se signa et retourna sur ses pas, effrayé. Tout le temps que Louis travailla, le village fut en panique.

Au jour indiqué, ajustant la porte de son mieux sur son dos voûté, il s'en alla à travers les étoiles. (On dit qu'il occasionna plusieurs tempêtes en accrochant les nuages sur sa route.) Et le soir de la troisième journée il la remettait aux pieds de Saint-Pierre qui dut ouvrir, cette fois. "Va la poser" que lui dit le gardien des célestes parvis.

Confiant, Louis s'exécuta de bonne grâce, mais, ô malheur ! un petit jour se laissait voir de chaque côté de la porte.

"Recommence," dit Pierre.

C'était dur, mais que faire ? Cette fois, Louis fut extrêmement minutieux en prenant ses mesures.

Installé de nouveau dans son atelier, il tra-

vailla, mais plus lentement. Quand on est songeur, la main est moins agile : c'est que Louis se demandait comment il avait pu se tromper si gauchement en une circonstance semblable. Le travail terminé fut de nouveau présenté à Saint-Pierre. Louis pâlit... ses jambes fléchirent : encore le même espace tout autour de la porte. Que faire ?

"Recommence," dit Pierre implacable, "le ciel souffre violence".

Abattu, désespéré, Louis l'était. Qu'allait-il devenir ? Inutile d'essayer davantage. Pourtant... il n'avait d'autre alternative que de réussir ou de s'en aller aux ténèbres éternelles. Cette pensée lui communiqua juste assez de courage pour reprendre ses outils qu'il mania deux jours durant, et quand vint le soir, découragé — quelle espérance de réussite pouvait-il conserver après ses échecs antérieurs ! — il appuya sa tête appesantie sur son ouvrage et sanglota toute la nuit comme un enfant. Ce qu'il y en avait, de larmes dans ces yeux de quatre-vingt-quinze ans qui n'avaient jamais pleuré !

Le troisième jour, de nouveau Louis frappa chez Saint-Pierre. Celui-ci vint ouvrir, le prit par la main et le conduisit lui-même au lieu de

l'épreuve. La porte s'ajustait parfaitement au cadre. Les larmes de Louis dont elle avait ruisselé toute la nuit, l'avaient fait renfler dans de justes proportions.

"Ce qu'il te manquait pour entrer en Paradis" dit Saint-Pierre, "c'était d'avoir pleuré".

Ceux-ci datent du moment précis où nous primes possession à X. d'une maison que nous avons toujours appelée dans la suite, la maison de Madame Guay, du nom de la propriétaire d'alors. Au-delà, tout est confusion dans ma mémoire. Je ne me souviens pas d'avoir fait le trajet entre la ville que nous habitions une heure auparavant, et X...

C'était une grande maison de bois garnie de lucarnes sous le comble. Basse, elle ne manquait pas de grâce, cependant, avec ses fenêtres baies à carreaux étroits, de cette grâce qu'ont les petites vieilles qui portent allègrement sur leurs cheveux blancs la coiffe de dentelle, et sur leurs lèvres, le sourire de l'aménité. Aux arbres séculaires qui l'entouraient elle empruntait un peu de la majesté des choses anciennes. C'est l'impression qui m'en est restée.

Se faisant tout petit entre les troncs de ces arbres, du côté gauche de la maison, il y avait un berceau auquel les plantes grimpantes qui couraient dans le treillis donnaient un air de jeunesse et de fraîcheur qui convenait à nos jeux d'enfants. Si ma mémoire me sert bien,

c'est là que je ressentis les premières émotions dramatiques de ma vie, celles produites par les histoires fantastiques que nous racontaient une cousine, une soeur aînée ou une bonne.

Le cortège bien long aujourd'hui, de mes souvenirs, remonte donc à cette maison-là, et tout à sa tête, je vois une chatte d'Espagne et un épagneul que nous y trouvâmes à notre arrivée. Le chien répondait au nom de "Dash". Etait-ce l'appellation par laquelle le désignait son ancien maître, ou bien mon père l'avait-il ainsi baptisé ? Je l'ignore. La chatte, elle, ne s'appela jamais rien.

Pourquoi donc une longue gamme de noms plus ou moins caressants donnés au chien, et tout au plus un appellatif pour la gente féline ? Parce que le chien vit plus près de l'homme, qu'il en est l'aide et souvent l'ami ? Faible raison. Est-ce que le chat qui croque les souris et les rats n'est pas notre aide ? Son ronronnement au coin de l'âtre ne met-il pas un peu de vie dans nos demeures ? N'aurait-il pas en plus, une manière à lui particulière de témoigner son amitié, quand il fait le dos rond en se frôlant sur notre jambe ?

Après une aussi grande injustice, quoi de surprenant que chiens et chats fassent si mau-

vais ménage ! Observons-les, plutôt. Le chat s'approche en minaudant... ça serait si flatteur d'entrer dans les bonnes grâces d'un être considéré comme Fido ou Nemrod... Un grognement sourd répond à ses avances : "Allons donc, un sans nom comme toi ! Arrière !" C'est à peu près le langage que doit tenir le chien. Et le chat, insulté à juste titre, de montrer les griffes. C'en est fait, la guerre est déclarée. Il en est toujours ainsi, mais non, je me trompe, ils deviennent amis, parfois.

Nous trouvâmes donc un chien qui s'appelait Dash, et une chatte d'Espagne qui n'avait pas de nom, et ils étaient amis, ceux-là. L'infortune partagée fait souvent naître une amitié indissoluble entre deux êtres que tout semblait devoir séparer. Pendant quelques jours, rien à se mettre sous la dent, et, le soir venu, s'étendre sur le plancher nu et sale pour s'endormir sans lumière quand on est chien et chat de bonne maison, quelle privation et quelle déchéance ! Mais ce qui dut le plus leur serrer le coeur, ne crois-tu pas que ce fut d'être ainsi rejetés et abandonnés dans leur vieillesse, car ils étaient vieux. Tiens, si je cherchais bien, je trouverais peut-être qu'ils avaient une larme au coin de l'oeil... mais je

ne puis me rappeler... Je n'ai pas dû remarquer. A ton âge, mon chéri, car j'étais guère plus vieille alors, que tu ne l'es aujourd'hui, à ton âge, dis-je, et Dieu en soit loué ! on ignore encore ce qu'il peut y avoir de désespérance dans une petite goutte d'eau, quand cette goutte d'eau tombe des paupières.

Nous trouvâmes donc un chien qui s'appelait Dash, et une chatte d'Espagne qui n'avait pas de nom, et nous les gardâmes, Oh ! oui. En peu de temps Dash devint l'ami inséparable de ma soeur aînée. Je n'ai pas oublié ses gambades quand elle se préparait à sortir, car il était ordinairement de la partie. Il manifestait sa joie en lui sautant sur les épaules.

Un beau matin, nous le trouvâmes mort empoisonné. Nous n'avons jamais su par qui. Vieux et laid, il était pourtant bien inoffensif, mais nous l'aimions.

La chatte d'Espagne continua de mordre aux souris tant qu'elle le put, et de ronronner tant qu'elle vécut, puis, un jour, elle s'éteignit doucement, sans agonie, chargée d'années.

Si je connaissais l'endroit de sa sépulture, je lui ferais élever une épitaphe avec cette inscription : "Ci-git une chatte d'Espagne morte à l'âge de seize ans, qui n'eut pas de

nom mais qui fut honorable. Elle passait ses veillées au coin du feu, à l'encontre de tant d'autres qui, le soir venu, courent les toits et les gouttières, et braillent à la nuit".

ECHOS DE POULAILLERS.

I

Il arriva un jour, dans un bourg, peuplé de poules, une poule étrangère suivie de ses poussins, qui s'installa modestement à l'auberge, en attendant de trouver un logis.

Quand elles la voyaient apparaître, les poules du village se poussaient de l'aile en caquetant "Cot... cot... cot... qu'est-elle ?... Cot... cot... cot... qu'est-elle ? puis reculaient d'un pas leurs larges pattes plates. C'était à qui ferait la plus belle moue. Dame ! on peut bien faire la moue quand on a des siens à la magistrature ! J'avais oublié de dire que deux ou trois d'entre elles avaient épousé des magistrats qui se décernaient pompeusement le titre de juges. Allons-y pour juges ! Juges de basse-cour, il est vrai, mais peu importe ! Il y en a qui sont peu exigeants, un rien et les voilà gourmés.

L'étrangère descendait en ligne directe des Crèvecoeur, raison suffisante pour qu'elle n'eut rien à envier au commun des poules. De plus, elle venait d'un pays où le vent de la liberté fait circuler partout une saine indépendance, terrain très propice à la véritable culture. Et

notre poule était une personne cultivée. La culture évolue dans le domaine des idées, et quiconque demeure enserrée dans les limites exclusives d'un club, d'une association ou d'une classe de la société, jugeant malséant d'en sortir, se forme un esprit aussi étroit que l'horizon qu'il a lui-même tracé autour de sa clique. Donc, avec une éducation d'où l'on avait soigneusement éliminé tout ce qui aurait pu toucher, de loin ou de près, à la mesquinerie, notre poule n'aurait jamais soupçonné le petit manège n'eut été qu'une couple de commères un peu plus dodues que les autres, un jour caquetèrent assez fort pour être entendues : "Cot... cot... cot... qu'est-elle ?... Cot... cot... cot... qu'est-elle ?

Si les poules savaient sourire, celle à qui l'on faisait ainsi allusion aurait sans doute senti quelque chose comme un frisson courir sur son bec. Elle se contenta de philosopher un moment sur la sottise de certaines coteries plumées et n'y pensa plus.

Ces petites menées durèrent longtemps. A la fin, on se fatigua de toujours la voir passer imperturbable, semblant les ignorer complètement, et, par un de ces revirements brusques que seul pourrait expliquer le besoin de nou-

veau qu'on retrouve même chez les animaux, elles essayèrent de se rapprocher de l'ostracisée. Celle-ci, toutefois, dans l'intervalle, avait appris une grande leçon, qu'il est folie de se répandre au dehors à la recherche de distractions, quand on a, chez soi, assez de travail pour remplir ses jours, assez d'amour pour occuper sa pensée. Ceux-là seuls qui se sentent incapables de combler, par une occupation intéressante, quelque grand vide de leur existence, se prodiguent, se dépensent loin du foyer. Ils sont agités, inquiets.

Lors, quand une poule s'approchait d'elle, pour lier connaissance, elle lui répondait avec une petite pointe de malice, mais sans amertume : "Cot... cot... cot... qu'es-tu ?..... Cot... cot... cot... qu'es-tu? et rentrait dans son gîte où elle trouvait, au milieu de sa famille, ce que la vie a de meilleur.

Ceux qui s'élèvent plus haut que la masse qui rase le sol, n'en ressentent par les coups de pied. C'est pourquoi notre poule ne se laissa jamais ni intimider, ni impressionner par l'attitude agressive que l'on garda longtemps à son égard. Elle possèdait, sans s'en douter, la sérénité des sages.

II

"L'aurore cependant au visage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du soleil;
La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres,
Les songes voltigeants fuyaient avec leurs ombres.
Henr. Ch. II.

Par un beau lever de soleil, un matin de mai, une poule, grisée par les parfums d'aubépine que la brise échappait au passage, fut prise d'une folle envie d'aller courir la campagne. On était encore à s'étirer sur le juchoir. A la maison, tout dormait. D'un bond elle sauta par terre sans rien dire à personne de son projet. C'est le moyen le plus sûr qu'ont trouvé les poules, de ne pas se faire trahir.

Après minutieuse inspection, elle avisa un endroit faible de la clôture où la broche déjà brisée n'opposa qu'une faible résistance à son attaque. Quelques coups de bec et ce fut fait. Dans un pré vert où les petites herbes étaient à prendre leur bain de rosée pendant que les grandes, plus vite séchées, fôlatraient ensemble sous la poussée du vent, elle trouva la liberté.

L'aurore, en passant, avait accroché aux

branches des arbres une de ses gazes diaphanes à travers laquelle se jouaient les rayons dorés d'un soleil naissant. Comme c'était beau !

Ses paupières bleues battaient plus vite qu'à l'ordinaire sur ses yeux ronds qui tournaient dans leur orbite comme sur des pivots, pressés qu'ils étaient de voir. Soudain, elle s'immobilisa à contempler loin, bien loin, la ligne de l'horizon où tout était confus dans les vapeurs matinales..... Que pouvait donc être cette chose blanche, si légère, qui se dédoublait, s'émiettait, se séparait pour reprendre immédiatement mille autres formes variées roulant mollement les unes sur les autres, dans une atmosphère rose ? Ne serait-ce pas là qu'elle trouverait le bonheur dont elle avait jadis rêvé sur son perchoir, dans ses nuits sans sommeil ? Ne serait-il pas très doux, le soir venu, de se sentir enlevée sur une de ces frêles boules vaporeuses qui l'endormirait en la balançant légèrement dans l'espace ?

Pour son passé, vide de tout (n'ayant pas connu sa mère) elle n'avait plus qu'une pensée de mépris en songeant à la basse-cour maculée d'où l'herbe était impitoyablement arrachée sitôt qu'elle sortait de terre. Et l'air ?

— Il y avait donc autre chose à respirer que l'odeur du poulailler ! Ce n'est pas qu'elle fut ignorante ! Dans sa longue carrière de poule, une grande expérience s'était amassée sous sa crête, mais celle des voyages lui manquait totalement. Aussi était-elle ravie... Puis elle fit la rencontre d'un dindon, comme elle en rupture de basse-cour, qui eut l'heure de lui plaire, car tout le jour ils battirent la campagne en compagnie l'un de l'autre. Vers le soir, ils se dirent un au revoir ému qui, hélas ! fut sans lendemain !

Notre poule, ivre d'air, de parfums et d'émotions, s'élança vers cet horizon rêvé où se couchait le soleil en allongeant paresseusement ses rayons empourprés sur un lit de nuages et de gazons, mais l'horizon fuyait toujours. Elle marcha... marcha... marcha, puis la nuit vint. Contrainte de s'arrêter, épuisée, elle s'affaissa sur le fin tapis de mousse, et rendit l'âme à l'aurore, dans la vision de son rêve. C'est ainsi que meurent les poètes !

INFIDELITE

(Publié dans "La Patrie")

C'est l'hiver, pas même un seul vestige de la saison dernière. Tout fuit, les beaux jours et les étés, et nous mourons avec eux. Bien fortunés, ceux qui, en passant, n'ont cueilli de la vie que ses plus doux fruits, il y en a tant d'amers !

Louise, bien que dans sa trentième année, n'en était pourtant qu'à son premier amour, amour immense d'un coeur qui avait veillé sur lui avec un soin jaloux, afin de se conserver intact et pur pour ce dieu inconnu qu'il attendait et qui était venu presqu'à l'automne de la vie. Mais qu'importe l'automne, c'est l'âge où l'amour se manifeste dans son épanouissement le plus complet, le plus délicieux, le plus beau. L'automne a de ces chauds rayons qui font oublier l'approche de l'hiver et des brises tièdes qui donnent l'illusion du printemps. Ce n'est pas le soleil au zénith avec son ardeur brûlante, c'est l'astre qui décline pâle vers l'horizon, c'est le crépuscule d'un beau jour plein de mélancolie et de paix. L'amour à l'automne de la vie, sinon aussi délirant qu'au printemps,

est du moins aussi virile, plus onctueux et plus doux, plus sincère et plus pardonnant. C'est l'amour qui peut avoir un pli au coin des lèvres, mais dont les yeux ont les feux du soleil couchant. A l'automne, on s'aime quand même et Jacques et Louise, se le disaient en parcourant la campagne qu'ils n'avaient jamais vue si belle, même en dépit de l'hiver.

Comme un grand amour fait faire au dehors et au dedans de soi, la découverte de choses insoupçonnées jusque là ! La puissance de jouir de tout est centuplée ! On se penche sur son coeur et on y entend mille gazouillements joyeux, comme ceux des oiseaux au matin. Le coeur au temps de l'amour, est une ile enchantée peuplée de Vénus adorables qui, elles aussi, un jour, naquirent de l'écume des ondes qui se jouent sur ses rivages fleuris.

Jacques était un jeune homme grand, de deux ans l'aîné de Louise, distingué, aux manières engageantes. Il était industriel de talents éminents. Chaque jour Louise lui découvrait quelque qualité nouvelle : c'est que l'amour donne un prix infini à toute chose qui se rattache à son objet. Surtout, elle le trouvait homme d'honneur et pour cela d'abord, elle l'avait aimé. Lui, charmé par sa voix douce et

harmonieuse, puis par la droiture de son caractère, avait senti qu'il n'y a rien de si beau qu'une grande bonté avec de l'intelligence, et que la conquête d'un tel trésor vaut bien quelques années de combat. Traité avec indifférence depuis longtemps, Jacques put à la fin se féliciter de sa victoire, car il avait conquis et pleinement, un vrai coeur de femme, qui n'aime qu'une fois dans la vie.

Chaque Noël, ramenait Jacques au village qu'habitait Louise. X..... était enfoui aux pieds d'énormes rochers qui, à cette époque, dissimulaient leur parure de lierre et de mousse, sous un manteau d'hermine. L'hiver se faisait clément dans ce vallon pittoresque ; les rayons de soleil y restaient plus longtemps emprisonnés ; les vents, arrêtés dans leur course par les hauts pics des mornes, y avaient moins d'âpreté. Gravissant cette colline qui regarde du côté du septentrion, on apercevait un ruisseau capricieux qui ricanait malicieusement chaque fois qu'il parvenait à rompre la glace qui le couvrait. Il était espiègle, le petit, et, comme aux heures ensoleillées, les amoureux allaient encore se promener, sur ses bords, il brisait son enveloppe afin de les entendre se redire, leurs serments éternels.....

hélas, souvent sans lendemain !

Jacques et Louise étaient de ceux qui revenaient chaque année, en décembre, causer près de lui. Quelles promenades toujours plus exquises les unes que les autres ! Pourtant, parmi ces jours heureux, il y en avait un qui revêtait un caractère de bonheur et de gaité encore plus intense, c'était Noël avec sa messe de minuit et sa bûche traditionnelle pétillant joyeusement dans l'âtre pendant le réveillon. L'on s'aimait mieux après avoir prié ensemble, comme l'on se sentait plus unis après avoir rompu le même pain, et Louise, en toute sécurité, croyait pouvoir appuyer sa vie sur le bras de Jacques, et ses espérances sur son amour.

La vacance passait comme un beau jour, les adieux étaient pleins de sanglots arrêtés sur les lèvres, puis l'on se séparait se disant au revoir, au Noël suivant. Jacques retournait à son travail plein d'ambition et d'espérances, confiant dans le succès.

Louise, pendant une année encore, vivait de sa pensée. Tout lui était souvenir charmant. Le petit sentier que l'on prenait chaque jour, le pin vert auquel on arrachait une branche en passant ; une anfractuosité dans le rocher où l'on s'abritait un moment quand le vent se fai-

sait trop malin.

Puis, la terre achevant son évolution autour du soleil, arrivaient l'automne et l'hiver. A cette époque, où tout s'attriste, Louise redevenait joyeuse. Plus le tapis de feuilles mortes s'épaississait dans la vallé, plus sa joie devenait intense. Elle avait appris à aimer les neiges et les frimas, car avec eux revenait Jacques... ....mais.....à lafin.....il ne revint plus et cette coupe fragile de l'amour, où elle avait bu du nectar devint une coupe de poison. Tout avait changé ! Les longs brouillards flottants furent gris de plomb, cette année là, l'eau pleura, les feuilles mortes, qui, jadis, lui disaient d'espérer, gémirent sous ses pas ; le vent d'automne avait des plaintes plein la voix, et Noël, cruel avec ses souvenirs heureux en ces jours de misères, ne vit que couler des pleurs amers.

D'abord, elle refusa de croire aux pieds d'argile de son dieu. Celui en qui elle avait mis toute sa confiance, qu'elle eût pensé trop honorable pour manquer à la plus petite promesse, avait été capable, pour satisfaire sa vanité, de forfaire à son amour ? Quelle aberration et quelle bassesse ! Sa douleur fut si grande qu'elle aurait dû en mourir, mais elle vécut comme le colibri qui se nourrit du poi-

son pris aux fleurs, vit de cette mort qu'il s'assimile. Dans le secret, elle pleura ses illusions envolées : celui qui devait l'aider à les conserver, les avait dissipées de son souffle profanateur. Elle souffrit seule et cruellement. La douleur se fait terrible pour ces âmes délicates qui planent au-dessus des autres, comme la tempête fait de plus désastreux ravages au sommet des montagnes.

* * *

Jacques avait eu du succès ; on parlait beaucoup de lui dans les cercles mondains et industriels. Il était grisé. La renommée est une lumière éblouissante qui allonge démesurément l'ombre de ceux qu'elle frappe mais avec des effets contraires. Les natures vaines prennent cette ombre pour leur grandeur réelle, et en sont rapetissées ; les autres, d'une vertu plus ferme, ne manquent pas de mesurer la différence entre leur taille véritable et cette ombre, et elles grandissent chaque jour par les efforts qu'elles font pour y atteindre.

Jacques appartenait à la première catégorie, et, de fatuité en fatuité, il en était venu à se demander si Louise — Louise noble, généreu-

se, et grande, — n'était pas présomptueuse de prétendre à devenir sa femme, et il se repentit de son amour.

Prodicus eut trouvé là matière à donner un pendant au mythe d'Hercule. Devant celui-ci s'étaient présentées deux femmes "l'une modeste, noble et presque sévère, ayant je ne sais quoi d'austère et pourtant de beau dans le visage, dans l'attitude" elle personnifiait la Vertu; "l'autre plus gracieuse, plus délicate, attirait d'abord les regards par quelques ornements plus piquants; elle avait un air d'abandon, un regard plus tendre, un maintien moins naturel" c'était la Volupté. Et Prodicus sous ce thème ingénieux, qu'il a developpé admirablement en en faisant la plus belle leçon de morale de l'antiquité, nous montre, comme le dit M. Albert LeRoy, le choix que le jeune homme ne peut manquer de faire entre la vie de plaisir et la vie de travail. Pour Jacques, c'était un peu différent, deux femmes aussi se présentaient devant lui, mais non plus comme des abstractions, il fallait choisir entre deux, pour elles-mêmes. Comme les deux femmes d'Hercule, l'une n'avait d'autre ornement que cette sérénité radieuse dont toute sa personne était empreinte; elle portait sur lui un regard franc,

loyal, assuré, bienveillant, mais calme et presque hautain. L'autre avait eu soin de se parfumer, de s'habiller avec une élégante recherche, et, dans toute son attitude éclatait l'intention de plaire sinon l'effronterie. Mais tous ne savent pas choisir, comme le héros du fameux philosophe de Céos et d'Athènes ; et Jacques un an après sa dernière vacance passée à X..... épousait une mondaine, d'une grande beauté et d'un esprit brillant qui faisait le charme des salons d'élite de la ville d'A..... Chacun se disputait l'honneur de lui parler plus encore de l'entendre car les paroles sortaient de sa bouche aussi brillantes que les papillons aux ailes dorées s'échappent du calice des roses l'été. Mais ce qui fait l'aile briller n'est qu'une poussière légère, aussi légère que ces paroles qui, venant de l'esprit, ne vont qu'à l'esprit sans passer par le coeur. Un souffle pour ravir au papillon sa toison d'or, un moment de réflexion pour déflorer de sa poésie ces paroles subtiles.

Femme du monde, elle l'était exclusivement. Elle avait épousé Jacques parce qu'il était sur le chemin de la fortune, et que sa qualité de femme mariée, lui laisserait une plus grande liberté. A la vérité, le pauvre garçon ne lui

déplaisait pas, mais à la condition de ne pas la garder en tête-à-tête avec lui. Sa vie était celle des salons avec l'admiration de tous. A ce jeu, le coeur s'use vite, et de celui de cette belle femme il ne restait rien quand Jacques l'épousa. Elle était déjà un de ces êtres de la Fable que les Anglais désignent sous le nom de "Ellewomen". Ces femmes sont belles et spirituelles, le plus engageant sourire erre constamment sur leurs lèvres. Pas de malheurs si grands qui les énerve ! Mais à les examiner de près, on constate qu'elles sont creuses et sans coeur; elles ne peuvent ni compatir ni aimer. Et Jacques courait le monde en compagnie de sa femme; il jouait au bal masqué. Toutefois ce n'étaient pas ses traits qu'il dérobait à la vue, c'étaient les plaies et les déchirures de son coeur qu'il abritait du masque du sourire.

Bien amèrement, il se repentait d'avoir oublié cette parole du sage : "Choisis ton serviteur entre cent, ton ami entre mille, ta femme entre dix mille; car vous serez attachés toute votre vie au même joug" et cette autre : "Aime-la, non à cause de la beauté passagère et fragile de son corps, mais à cause des précieuses vertus de son coeur et de la douce

piété de son âme; car son corps ne te sera pas toujours présent, mais son âme t'accompagnera partout".

* * *

Après quatre années écoulées, Jacques était revenu passer ses vacances à X..... Il n'était plus cependant comme au temps d'autrefois. Sous l'effort accumulé du travail, des longues veilles et du froid au foyer, il avait pâli et maigri en outre que l'ennui l'avait marqué de son sceau lugubre.

Ayant déjà senti la grandeur d'âme de Louise et la douceur de son caractère, il comprenait, maintenant, qu'il avait passé à côté du bonheur et qu'il n'en avait pas voulu. Il n'avait eu qu'à se pencher pour ramasser une pierre précieuse, mais il l'avait impitoyablement foulée aux pieds pour courir après un morceau de verre vulgaire qui reluisait au soleil. Il avait manqué de tact dans l'occasion la plus solennelle d'une existence, tout en brisant un coeur qui s'était loyalement donné à lui, et désormais il lui restait une longue vie d'ennui pour expier sa faute.

Pour Louise, l'orage était passé; guérie de

son amour et de ses illusions, et n'attendant plus rien de la vie, elle avait placé ses espérances dans l'au-delà. Toute sa personne respirait un air de repos indéfinissable : le repos d'une âme en paix; non pas la paix d'un amour heureux, mais la paix du délaissement accepté sans murmure; non pas la paix que procure un bonheur sans alliage, mais la paix, comme le disait Madame Swetchine, d'une âme qui a mis Dieu entre elle et sa souffrance; non pas la paix de L'Eden mais celle de Gethsémani.

Ils se rencontrèrent, cela était inévitable, et Jacques qui connaissait l'étendue de ses torts, ne trouva que de la douceur où il attendait de l'amertume. Cette femme, si cruellement trompée, cherchait des paroles de tendresse et d'encouragement pour celui qui avait stigmatisé son âme au fer rouge de la douleur; elle lui prêta une main secourable pour le tirer de l'abîme du découragement où il allait sombrer. N'ayant trouvé rien de bon chez son épouse, il en était venu à nier le bien, mais Louise lui communiqua sa foi, et sa charité réchauffa l'âme que l'égoïsme d'une épouse avait glacée. Les inépuisables trésors de sa générosité empêchèrent Jacques de douter de tout. Il se

réconcilia avec la vie et se résigna à souffrir pour expier, mais jamais il ne se pardonna d'avoir méconnu un amour qui coulait à flots bien larges et bien profonds. Il la trouvait presque belle maintenant, quand son regard radieux encore humide des pleurs qu'il avait fait verser, apportait à son âme attristée un rayon de charité et d'espérance, quand de ses lèvres qui gardaient à jamais le dernier baiser d'adieu découlaient des paroles d'encouragement et de résignation. Louise s'était vengée mais divinement, en faisant le bien.

Je ne connais point d'abandons plus sublimes, de pardons plus grands et plus complets, que ceux de Louise, car de toutes choses celle qu'un coeur épris n'oublie jamais, c'est d'avoir été délaissé. Sur un sol riche, les brouillards d'aujourd'hui font la rosée bienfaisante de demain : les larmes et les angoisses de Louise étaient retombées sur son âme, et l'avaient rafraîchie en lui communiquant une nouvelle vigueur.

LES NOELS TRISTES

(Publié dans "La Patrie".)

Novembre avait allumé ses foyers, en l'année 1826.

Pêcheurs téméraires, nous nous étions trop éloignés, et la vague que pourchassait une tempête violente et imprévue, avait jeté notre frêle embarcation sur une petite île perdue, loin, dans le Golfe Saint-Laurent, île que nous croyions absolument déserte. Inutile de songer au retour ce jour-là, car le soleil décline et le fleuve en courroux s'élève, écume, et déchire sans pitié sur le rivage, la dentelle de sa lame folle. Malheur à la barque qui n'a pu trouver un port où jeter l'ancre ! Tout lui est menace de mort, depuis les pointes hérissées des vagues qui semblent, à chaque instant, vouloir se refermer sur elle, jusqu'aux abîmes où elle plonge qui s'ouvriront probablement pour l'engloutir, sans parler des brisants qui menacent de lui fendre les flancs ! Aussi sommes-nous heureux de nous sentir sur la terre ferme, malgré la nuit froide qui s'annonce et la pluie qui tombe sans merci. Immédiatement nous nous mettons à la recherche de brancha-

ges qui nous abriteront un peu et nous permettront d'allumer un feu si la pluie vient à cesser, mais quelle n'est pas notre surprise de découvrir des pistes toutes fraiches de pieds humains ! L'endroit serait-il habité ? Nous suivîmes les empreintes faites sur le sable, puis aperçûmes de loin une pauvre chaumière et une forme humaine, mince comme un squelette, se glisser dans l'entrebaillement de la porte. Au coup discret que nous frappâmes, un homme vint ouvrir, un homme robuste aux épaules larges, un peu courbées.

"Soyez les bienvenus", nous dit-il, d'une voix douce mais un peu timide, après nous avoir fait entrer. "La tempête vous a sans doute jetés ici, car dans notre solitude personne ne vient, si ce n'est une couple de fois par année, d'anciens compagnons qui nous emportent quelques provisions en échange de poisson".

—"Vous êtes donc seul à habiter cette île?"

—"Nous étions une cinquantaine, mais tous sont partis, les uns après les autres. Les derniers nous quittèrent il y aura bientôt deux ans, et aujourd'hui, nous sommes presque des abandonnés".

Il était expansif et semblait heureux de ren-

contrer quelqu'un à qui se confier un peu. Dès notre arrivée il nous avait offert le vivre et le couvert. Pendant qu'il parlait, une jeune fille préparait le repas du soir. Son allure était gênée, à moitié sauvage. A coup sûr, ils étaient tous deux frère et soeur, car c'était, chez l'un et chez l'autre, le même regard profond qui semble resté attaché à un autre pays, tant il regarde loin, par delà l'horizon.

Ce fut un souper bien simple, que nous fîmes : du poisson, des biscuits de matelot, du thé et du beurre, mais pour qui s'attendait à passer la nuit sous l'averse, l'hospitalité offerte était large, et le repas succulent.

Nous habituant peu à peu à la demi-obscurité du lieu — une seule bougie l'éclairait—nous aperçumes, dans l'un des angles les plus reculés, la femme fantôme que nous avions vue entrer. Elle pleurait. Parûmes-nous gênés ou indiscrets, devant cette douleur? — Peut-être, car notre hôte nous dit : "C'est notre mère. Elle a perdu la raison, la pauvre femme. Chaque soir, à cette heure, son chagrin la reprend, et aux rares occasions où nous avons quelqu'un elle ne se met pas à table avec nous".

Une vive sympathie s'éveilla dans notre âme pour ce grand garçon qui vieillissait avant

l'âge entre ces deux femmes dont l'une était folle et l'autre semblait presque sauvage. Sans nous donner le temps de faire aucune remarque — et qu'aurions-nous pu dire à ces étrangers qui semblaient souffrir si vivement de choses que nous ignorions — il continua.

"Si vous voulez m'écouter, je vous raconterai l'histoire de ses malheurs qui furent aussi les nôtres, à ma soeur et à moi", ce à quoi nous assentîmes d'une inclination de la tête. Il devinait, sans doute, l'intérêt qu'il avait excité chez ses hôtes.

Nous passâmes dans la seconde pièce du logis, plus vaste et beaucoup moins nue que l'autre qui n'avait, pour tout ameublement, qu'une table de bois grossier, six chaises et une cheminée qui servait, tant bien que mal, à la cuisson des aliments. Ici, des filets pendaient aux murs, des rames, un fusil. Au centre de la table recouverte d'un tapis se trouvait un chandelier à deux branches ; plus loin, du tabac et des pipes. Autour, quelques sièges assez confortables. Trois lits, séparés par des rideaux propres se voyaient au fond de la chambre. Dans la cheminée, un feu de sarments pétillait. C'était presque du luxe cet intérieur, quand on le comparait à la tempête du dehors.

On entendait la rafale tordre les branches qui gémissaient comme des voix humaines, et la mer, avec fracas, s'abattre sur la plage.

Notre hôte nous offrit les meilleurs sièges, du tabac, des pipes, et, s'asseyant lui-même sur un escabeau, il commença :

"Ce que j'ai à vous dire n'est pas gai : rien de gai ne saurait plus sortir d'ici. Depuis cinq ans nous avons devant les yeux le spectacle constant de larmes qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas se sécher, car ma mère possède encore assez de lucidité d'esprit pour ne pouvoir oublier ses malheurs, mais pas assez de raison pour comprendre qu'il faut se soumettre. Il semble que nous ne vivions plus ici que par la faculté que nous avons de souffrir. Tous nos jours sont comme celui-ci : un ciel voilé, une nature qui pleure. Le froid qui nous glace au dedans, empêche la chaleur de pénétrer jusqu'à nos âmes, même aux époques des plus chauds soleils.

Nous habitions un petit village rustique des côtes de la Bretagne. Vieux, avec des maisons en forme de hutte, et des rues étroites où n'entrait que peu de soleil, il n'était pas bien beau, mais nous l'aimions. Le père. la mère et les trois enfants, nous y avions vu le jour, et vécu

heureux. Notre père, habile marin et économe, avait amassé quelque bien. Nous vivions dans le confort. Pendant plusieurs années je fréquentai l'école du village, puis passai deux ans au collège de Brest. Ma soeur, qui n'avait que onze ans, quand nous quittâmes la Bretagne, allait à l'école. Elle annonçait alors d'heureuses dispositions, mais les épreuves qu'elle a endurées, bien grandes pour son jeune âge, jointes à la solitude dans laquelle nous vivons, en ont fait ce que vous voyez. Elle est une vieille femme à dix-sept ans.

Je vous ai dit que nous étions trois enfants. Le troisième, un petit frère de quatre ans, était la grâce même.

* * *

C'était en 1820. Un voilier s'apprêtait à faire voile vers le Canada. Les amis de mon père le décidèrent à faire partie du voyage, et à aller avec eux tenter fortune en cette d'Amérique dont parlaient déjà beaucoup les navigateurs. Le voyage était périlleux, le terme lointain, mais on ne craint pas les tempêtes dans un pays où les bébés s'endorment au chant de la vague, où les petits garçons, pieds nus, la cu-

lotte retroussée, courent tout le jour sur les galets, et cherchent les dunes les plus élevées, afin de mieux sentir le vent qui vient du large, et qui grise.

Nous partîmes donc le 26 décembre, à bord d'un trois-mâts à hunes, mon père, en marin hardi, sûr de l'heureuse issue du voyage, ma mère un peu craintive. Toutefois, elle avait l'habitude d'une si grande confiance en mon père, qu'à le voir si brave, elle se sentit rassurée. Ma soeur ignorait les grands dangers que nous courions; moi, j'étais heureux de tenter l'aventure. Seul, notre petit frère faisait peine à voir. C'est que, depuis deux jours, l'Enfant-Jésus dormait dans la crèche, le bel Enfant-Jésus que, chaque jour, l'année précédente, il allait visiter. Quand on avait défait la crèche, il avait beaucoup pleuré, et ne s'était consolé que sur la promesse formelle de sa mère que le petit Jésus reviendrait l'année suivante. Il était revenu, et c'était lui maintenant, qu'on emmenait. De ses longs cils blonds tombaient des larmes qu'il s'efforçait vainement de retenir, son chagrin était trop gros. La tendresse maternelle trouva des mots qui le consolèrent, mais en lui promettant toujours qu'il retrouverait le même Petit Jésus

en Amérique, l'année suivante. Les yeux si doux du bébé restèrent fixés sur les côtes de la Bretagne, tant qu'il put les voir; il paraissait songer.

Accoutumé, dès sa plus tendre enfance, à subir l'ascendant mystérieux (mais inexplicable pour sa jeune intelligence) de la mer à la fois si douce, en ses jours de calme, et terrible pourtant, dans ses ouragans, l'enfant des grèves est un rêveur à l'âge où les autres petits n'ont encore songé qu'à leurs jouets, et aux caresses de leur maman.

Dans la belle saison, comme une mouette, notre petit frère suivait la mer. Baissait-elle ! il courait après, enfonçant dans le sable ses pieds roses sur lesquels venaient se frapper la vague du bord, et ceci le faisait toujours rire beaucoup. Au montant, il grimpait les dunes et contemplait en silence la lame qui se gonfle puis disparaît, écrasée sous une autre, ou il s'amusait à lancer des galets dans la mer.

Je vous demande pardon, de m'oublier à tous ces détails, mais c'était notre adoration que cet enfant, et tout ce qui le touchait a pris des proportions monstres dans nos esprits depuis qu'il est mort.

Je continue. Nous avions levé l'ancre par

un beau soleil. Bientôt cependant l'on vît les côtes dorées de la Bretagne s'envelopper de leurs voiles gris coutumiers... puis, disparaître. Les montagnes Noires au sud s'évanouirent en une ligne qui devint imperceptible, et ce fut tout de la terre, et pour longtemps, ainsi que de notre bonheur. Pendant des semaines et des semaines nous voguâmes sans trop de mauvais temps. Cependant, presque au terme de notre voyage, un matin l'on vit des nuages de plomb s'élever à l'horizon, et monter jusqu'au zénith, puis éclater en une pluie abondante qui cinglait la figure, et faisait ruisseler d'eau les habits des gabiers. La houle devint mauvaise. Des craquements sinistres comme des plaintes se faisaient entendre dans la mâture. Le vent, cette force invisible et impalpable qui, à ses jours d'ouragan, semble être le souffle maudit de quelque esprit malin, pendant plusieurs jours se joua de notre navire comme d'une coquille. A la fin, ayant subi mille avaries, son beaupré et son mât de misaine, que les galhaubans n'avaient pu retenir, étant brisés, notre pauvre voilier, n'en pouvant plus, et faisant eau, une nuit alla s'échouer sur un récif. A l'aide des chaloupes, nous pûmes nous sauver, passagers et équipa-

ge. Plusieurs, même, furent assez heureux de sauver des habits, des provisions, des instruments de pêche que nous nous partageâmes. On ramassa aussi tous les outils et autres objets qui étaient sur le pont, mais la cabine de mon père ayant été l'une des premières submergées, il perdit toutes ses valeurs. Nous vînmes aborder à cette petite île, la plus proche du navire, et nous nous y installâmes de notre mieux pour y attendre le printemps. Bien que l'hiver fut très avancé, beaucoup de souffrances nous attendaient, dans notre grand dénûment.

Mon père travailla presque jour et nuit pendant quelque temps. Il était de toutes les grosses besognes : à la pêche par n'importe quelle température, au bois pour nous construire une chaumière. Déjà très affecté de la perte de ses biens, il ne put résister à tant de fatigue, de froid et d'inquiétude. Peu à peu il perdit ses forces puis s'alita. Tous nos efforts réunis furent inutiles pour le sauver. Sa mort nous fut à tous un violent chagrin dois-je le dire? Notre mère en fut cruellement affectée, cependant elle eut le courage de vaincre sa douleur. Nous restions, et elle comprit qu'elle avait besoin de toute son énergie pour

nous aider dans nos épreuves, et élever notre petit frère. Celui-ci se fit plus caressant, plus tendre pour elle, et contribua beaucoup à la consoler.

Vinrent les beaux jours du printemps. La petite colonie décida unanimement de rester. Nous défrichâmes un grand morceau de terre en commun, la pêche fut bonne. La vie s'annonçait meilleure. Ma mère se reprenait à vivre, et notre "Benjamin" cueillait des fleurs sauvages pour les offrir au petit Jésus au Noël prochain. Qu'il était beau à surprendre enfoui dans les hautes herbes, d'où sa tête émergeait comme une fleur ravissante ! A ces moments-là, son regard se perdait souvent dans un lointain de songe dont nous ignorions la nature. Dieu commençait-il à se révéler à sa jeune intelligence à travers les beautés de la nature, ou bien était-ce toujours le petit Jésus de la Bretagne, qui hantait son imagination ? ,

Puis l'automne arriva, avec ses longues soirées autour de la cheminée. Chaque dimanche, la petite colonie se rassemblait ici. On causait de chez nous, de ceux qui étaient restés là-bas, de Noël qui approchait et Jean — il portait le nom du disciple bien-aimée — disait :

"Jésus va venir". C'était là toute sa pensée Ma mère s'attristait bien un peu, en songeant au désappointement qu'aurait le petit, mais qu'elle était loin de soupçonner ce qui devait arriver !

Le jour de la messe de minuit vint. Jean le savait, car chacun en parlait. Ce matin-là, il se leva tout radieux, avec ces mots :

—"Dis, petite maman, c'est ce soir que tu me mènes voir le petit Jésus ?"

—"Nous sommes bien loin, mon chéri, et je crains bien que le petit Jésus ne nous trouve pas".

Une grande tristesse s'empara de lui. Notre mère le consola de son mieux, puis elle dut reprendre l'ouvrage.

Privés de messe de minuit, nous devions réveillonner quand même. Notre chaumière étant la plus grande, il fut décidé que le souper se donnerait chez nous, et, à cet effet, tous envoyèrent leurs provisions ici. Pendant que nous étions très occupés, Jean sortit. Nous le croyions couché. A l'heure du réveillon, ma mère étant allée le chercher, constata sa disparition. Hommes, femmes et enfants partirent à la recherche de notre petit que tous chérissaient ; il était doux et si aimant ! Ce fut

une battue générale dans l'île. Je suivis la rive, sachant que c'était là son endroit de prédilection, et le trouvai au bout d'une heure à peu près. Il n'avançait plus qu'à grande peine, raidi par le froid et tremblant de tous ses petits membres. Il s'était vêtu, comme un enfant de cet âge sait le faire. Je le réchauffai de mon mieux dans mes bras, je le frictionnai tout le long du chemin, mais il était presque insensible. A mes questions il répondait d'une manière incohérente. Le froid semblait avoir attaqué son cerveau. Vainement nous lui prodiguâmes tous les soins possibles. Après quelques heures de repos et de chaleur, il parut revenir un peu à la connaissance. A ma mère, qui lui demandait pourquoi il était ainsi parti, il répondit : "Tu m'avais dit que le petit Jésus ne nous trouverait peut-être pas, et j'allais au-devant de lui. Je ne voulais pas qu'il eut froid. Tout-à-l'heure, il m'a parlé. Il était beau comme la première fois que je le vis, tu sais chez nous, là-bas, mais ses yeux étaient ouverts et me souriaient. Il tenait dans ses mains quelques-unes des fleurs que j'avais cueillies pour lui et qui s'étaient effeuillées, mais qui sont toutes fraiches aujourd'hui".

—"Viens dans le paradis de mon père, tu se-

ras mon petit frère", me disait-il, en m'appelant de la main.

—"Mais comment le trouverais-je votre beau paradis ?

—"Endors-toi, que me dit Jésus, et pendant ton sommeil, mes anges iront te chercher".

—"Ils vont venir, petite mère, ils vont...." et il retomba dans sa torpeur.

La désolation de notre mère était plus navrante que la mort de ce bel enfant, si heureux d'aller retrouver le petit Jésus de la Bretagne, auquel il songeait depuis deux ans. — Son désespoir ressemblait à une agonie. C'était l'agonie d'une intelligence qui ne comprend pas pourquoi il faille tant souffrir, et qui sombre.

Avec le jour, Jean rouvrit les yeux :

—"Regarde, petite mère, dit-il, regarde là-bas" et il montrait du doigt, le sommet de la colline que l'on aperçoit de la fenêtre. La neige et la glace dont elle était couverte, étincelaient, à ce moment, des feux d'un beau soleil levant.

—"Oh ! regarde donc, dit-il, en se réveillant encore, vois-tu les anges, avec des robes d'or qui descendent de la montagne ? Ils viennent... Ils m'emportent". Sa voix était haletante. "Bonjour", dit-il en essayant de se

soulever un peu pour embrasser notre mère qui se tenait bien près... et sa tête roula inerte sur l'oreiller. Il était allé passer Noël avec Jésus.

Notre mère jeta un cri qui m'épouvante encore, à cinq ans de distance. Elle prit l'enfant dans ses bras, le caressa, lui parla, le suppliant de lui répondre. Elle avait perdu la raison... Ce ne fut qu'à la nuit, quand le sommeil s'empara d'elle, que nous pûmes lui enlever son douloureux fardeau.

On enterra Jean sur un petit monticule en vue de la mer qu'il aimait.

Depuis, notre vie n'a été qu'une longue douleur... L'état de notre mère qui souffre comme au premier jour, malgré sa folie, nous est un supplice constant. Tous les soirs elle part à la recherche de son enfant, et ne revient qu'à la nuit, épuisée de fatigue. Quelquefois, elle se dirige vers sa tombe. Nous l'y avons trouvé à genoux et grattant la terre de ses ongles.

A ces misères sont venues s'en ajouter beaucoup d'autres : des hivers rigoureux, de mauvaises récoltes, puis l'isolement dans lequel nous ont laissés nos compagnons qui allaient tenter fortune ailleurs. Plusieurs fois, nous

aussi, nous avons voulu partir, mais le chagrin de ma mère revêtait alors une forme si lamentable, que nous finissions toujours par rester. Cependant, chaque nouveau départ dans l'île augmentait notre tristesse. Quand vint le tour des derniers de nos compatriotes à nous quitter, nous décidâmes, ma soeur et moi, de tenter un effort suprême en essayant de faire comprendre à notre mère qu'il serait désormais impossible de demeurer seuls ici, affectant, en même temps, une détermination bien arrêtée de nous en aller. Elle ne dit rien. Nous fîmes tous les préparatifs et quand vint le moment du départ, notre mère n'était plus là ! Nous la trouvâmes sur la tombe de Jean.

—"Vous pouvez partir, nous dit-elle, en nous montrant la mer, moi je reste".

Pâle dans ses vêtements noirs, la poitrine oppressée de sanglots, la main tendue vers l'immensité, elle avait l'air d'une prêtresse antique, qui va sacrifier au dieu des eaux.

Elle continua en proie à une émotion poignante : "Comment pourrais-je vivre ailleurs quand sous cette terre dort mon petit Jean ? Chaque soir, il m'appellerait, et nulle voix ne répondrait à la sienne ? Allez ! Près de lui, moi je dormirai mon dernier sommeil !"

Nous revînmes à notre chaumière. Les autres s'en allèrent vers un pays plus clément. Notre mère parut si reconnaissante de ce que nous étions restés, que nous ne regrettâmes pas trop notre sacrifice Mais, depuis, que d'ennuis ! que de souffrances !

Ne pouvant être pêcheur et cultivateur à la fois, et suffire à toutes les besognes, le grand champ de blé que nous avions défriché, labouré, ensemencé, est maintenant abandonné. Quand j'y passe, je me sens oppressé. On dirait qu'il a été frappé de malédiction, et que la vie y est désormais suspendue. Il retourne à son inculture première. Quelques années, et de tous les travaux que nous y avons faits, de toutes les sueurs qu'il nous a coûtées, rien ne restera.

Bientôt il en sera de même de nous qui mourons dans ce désert, et quand la tempête, comme ce soir, jettera par hasard sur ce rivage quelque pêcheur égaré, il croira, se doutant guère du drame moral qui se sera joué ici, en être le Christophe Colomb. On marche ainsi d'un pied léger sur la poussière humaine mêlée au sol encore tout humide des pleurs dont il fut saturé, et on ne le soupçonne même pas.

Si vous me demandiez mon nom, je serais

tenté de vous répondre comme ce malheureux répondit à Dante, en se cramponnant à la barque de celui-ci, lorsqu'il approchait de la ville de Dité : "Vedi che son un che piango". "Tu vois que je suis un qui pleure".

Notre interlocuteur se tut.

Devant une détresse si navrante, nous ne pûmes que serrer la main de ce vaillant garçon. Les larmes coulaient de nos yeux.

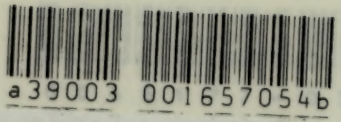
Nous causâmes jusqu'à une heure avancée de la nuit, le renseignant sur ce Canada qu'il habitait sans en rien connaître, et de très bon matin nous fîmes voiles, après un léger repas. Tout ce que nous avions d'agrès de pêche et de provisions, nous le laissâmes à notre hôte qui en parut reconnaissant. L'eau du golfe était calme et transparente comme le cristal. Un gai soleil s'y réflétait à une grande profondeur, mais nous étions remplis de tristesse, tant cette détresse à laquelle nous nous étions heurtés, nous avait envahis.

Le retour vers la côte se fit dans le silence.... Jamais plus on entendit parler de nos hôtes d'un soir.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottaw
Date Due


a39003 001657054b

BV 4542 .T48 1917
THERIAULT, MME J.
A MON FILS.

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 01 07 01 02 12 7